

## **La théorie de Selig Perlman : une étude critique** **The Theory of Selig Perlman : A Critical Study**

Louis-Marie Tremblay

Volume 20, numéro 2, 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027567ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027567ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des relations industrielles de l'Université Laval

ISSN

0034-379X (imprimé)

1703-8138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, L.-M. (1965). La théorie de Selig Perlman : une étude critique.  
*Relations industrielles / Industrial Relations*, 20(2), 295-339.  
<https://doi.org/10.7202/027567ar>

Résumé de l'article

L'auteur analyse du point de vue méthodologique et du point de vue substantif la thèse exposée par Selig Perlman dans « A Theory of the Labor Movement ». Il en examine la consistance intrinsèque, l'utilité et les faiblesses. Il conclut que la théorie de Perlman est fondamentalement une apologie anti-marxiste dirigée principalement contre des propositions de Lénine. Une telle approche apporte une conception incomplète et normative du phénomène syndical. C'est pourquoi la thèse de Perlman demeure au niveau de généralisations dont l'utilité est limitée. En effet, considérant la base de la solidarité, les buts, les méthodes et les comportements syndicaux, elle ne fournit qu'une explication partielle, parfois subjective, des diverses composantes de faction syndicale.

# La théorie de Selig Perlman :

## Une étude critique \*

Louis-Marie Tremblay

*L'auteur analyse du point de vue méthodologique et du point de vue substantif la thèse exposée par Selig Perlman dans « A Theory of the Labor Movement ». Il en examine la consistance intrinsèque, l'utilité et les faiblesses. Il conclut que la théorie de Perlman est fondamentalement une apologie anti-marxiste dirigée principalement contre des propositions de Lénine. Une telle approche apporte une conception incomplète et normative du phénomène syndical. C'est pourquoi la thèse de Perlman demeure au niveau de généralisations dont l'utilité est limitée. En effet, considérant la base de la solidarité, les buts, les méthodes et les comportements syndicaux, elle ne fournit qu'une explication partielle, parfois subjective, des diverses composantes de l'action syndicale.*

### Introduction

Dans la littérature américaine, la théorie de Selig Perlman est l'une des principales contributions en matière d'analyse scientifique du mouvement ouvrier.<sup>1</sup> C'est pourquoi rares sont les auteurs qui dans leurs travaux sur le syndicalisme n'y font pas au moins une allusion. Mais, elle ne réalise pas l'unanimité. Depuis sa parution, en 1928, elle a été

TREMBLAY, LOUIS-MARIE, B.A., B.Sc.Soc., M.R.I., D.Sc.Soc. (Laval), professeur au Centre de Relations Industrielles de l'Université de Mont- réal.
---

(\*) La présente étude est extraite d'une thèse de doctorat soumise à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval. Plusieurs retouches y ont été apportées afin de l'adapter à la Revue.

(1) SELIG PERLMAN, *A Theory of the Labor Movement*, The MacMillan Co., 1928.

l'objet de nombreuses discussions.<sup>2</sup> Autour de la théorie, deux groupes de pensée opposés, aussi fortement retranchés dans leurs positions respectives, se sont formés. L'un s'efforce de démontrer non seulement la validité et la consistance mais aussi l'universalité des propositions de Perlman.<sup>3</sup> L'autre attaque avec plus ou moins de vigueur et de pénétration ces mêmes propositions en soutenant avec autant d'acharnement le point de vue contraire.<sup>4</sup>

Même si son accréditation a pu diminuer, la théorie de Perlman conserve une réelle actualité dans les milieux académiques. Elle acquiert au Canada un intérêt supplémentaire. D'une part, c'est un fait reconnu que la thèse de Perlman, quoique dérivée de l'analyse comparative des événements ouvriers de la Russie, de l'Angleterre, de l'Allemagne et des Etats-Unis, réfère plus spécifiquement au syndicalisme américain. D'autre part, le syndicalisme canadien est généralement considéré, implicitement ou explicitement, comme similaire au modèle américain, à cause de l'unité continentale des Etats-Unis et du Canada, de leurs

(2) PHILIP TAFT, « A rereading of Selig Perlman's A Theory of the Labor Movement », *Industrial and Labor Relations Review*, Vol. 4, No. 1, Oct. 1950, pp. 70-77.

« Theory of the Labor Movement: A reappraisal », *Proceedings of the Industrial Relations Research Association*, Ed. by Milton Derber, 1950, pp. 140-186.

A. STURMTHAL, « Comments on Selig Perlman's A Theory of the Labor Movement », *Industrial and Labor Relations Review*, Vol. 4, No. 4, July 1951, pp. 483-496.

Industrial Relations Research Association, « *Interpreting the Labor Movement* », Ed. by G.W. Brooks & Al., 1952.

C.A. GULICK & M.K. BERS, « Insight and Illusion in Perlman's Theory of the Labor Movement », *Industrial and Labor Relations Review*, Vol. 6, No. 4, July 1953, pp. 510-531.

G. KERR & A. SIEGEL, « The Structuring of the Labor Force in Industrial Society: New Dimensions and New Questions », *Industrial and Labor Relations Review*, Vol. 8, No. 2, Jan. 1955, pp. 151-169.

C. KERR, F.H. HARBISON, J.T. DUNLOP et C.A. MYERS, « Travail et processus économique, vers une nouvelle conception du problème », *Revue Internationale du Travail*, Vol. LXXI, no 3, mars 1955, pp. 245-259.

(3) L'ancien collaborateur de Perlman, Philip Taft, s'avère le chef de file de ce groupe et le plus ardent défenseur de la validité de la Théorie. A ce dernier nous ajoutons le nom de Jack Ellenbogen, lequel a présenté à l'Université de Wisconsin, en 1954, une thèse de doctorat qui n'a pas été publiée, intitulée « The Development of Labor Movement Theory ». Cette thèse, dirigée par Selig Perlman lui-même, consiste essentiellement en une défense de la position de Perlman contre ses principaux détracteurs, défense qui à notre point de vue ne réussit aucune contre-preuve réelle parce qu'elle ne fait que ressasser et remâcher ce que Perlman a déjà exprimé.

(4) Parmi les critiques, l'article de C.A. Gulick et M.K. Bers constitue l'analyse la plus complète de la méthodologie de Perlman, alors que du point de vue substantif le commentaire de A. Sturmthal ainsi que l'article de J.B.S. Hardman, « From Job-Consciousness to Power Accumulation » dans *IRRA* 1950, sont les plus décisifs.

nombreux éléments d'interdépendance et de complémentarité économique, de leurs similitudes culturelles et dans les modes de vie, et surtout, à cause de l'influence historique des unions internationales. Mais, certains facteurs distinctifs tels que, une économie moins développée, le caractère bi-culturel et bi-ethnique, les nombreux liens historiques, économiques et culturels avec l'Angleterre et l'Europe continentale, sont susceptibles de conférer au syndicalisme canadien des dimensions particulières dans la pensée et dans l'agir. D'où l'hypothèse qu'il y a là une magnifique occasion de vérifier sérieusement le degré d'utilité de la théorie de Perlman est plausible et logique.

Mais, ce test suppose comme première étape une analyse intrinsèque de cette théorie qui en fasse le point de façon objective. C'est ce que nous nous proposons. Compte tenu des principales opinions des plus importants commentateurs de l'ouvrage de Perlman, nous nous efforcerons de façon systématique et rigoureuse, d'évaluer sa théorie du point de vue méthodologique et du point de vue substantif. Il convient cependant de rappeler brièvement auparavant, l'essentiel de cette théorie. Nos conclusions indiqueront la possibilité et l'opportunité de vérifier l'hypothèse.

### La théorie de Perlman: Un résumé

Les éléments qui constituent le système analytique de Perlman sont : les trois facteurs, les trois caractéristiques et la psychologie des travailleurs manuels.

Trois forces sociales dominantes émergent de l'histoire des relations du travail. Ce sont : a) le pouvoir de résistance du capitalisme, c'est-à-dire la capacité ou l'incapacité du groupe capitaliste de conserver le pouvoir et de résister à ses adversaires lorsque la protection gouvernementale lui a été retirée; b) le degré d'influence des intellectuels dans la société et auprès du monde ouvrier en particulier : ces derniers mousent le changement et sont à l'origine des courants idéologiques qui ont pour but d'établir un nouvel ordre social; c) le degré de maturité du mouvement syndical. La direction des rapports de ces trois forces dépend des trois caractéristiques. Ce sont : a) la force de l'institution de la propriété privée; b) le degré de conscience de classe; c) l'utilité de l'instrument politique.

D'autre part, du point de vue de Perlman, une théorie du mouvement ouvrier doit inclure une théorie de la psychologie des travailleurs. La meilleure façon de connaître cette psychologie c'est d'étudier les organisations ouvrières formées et dirigées par des hommes issus des rangs ouvriers en utilisant comme matériel, les règlements, coutumes et pratiques de ces organisations. Une telle étude révèle une préoccupation qui est centrée exclusivement sur un contrôle complet des condi-

tions et des normes de travail mais qui laisse aux employeurs le contrôle de la propriété des instruments de production. Ceci correspond aux conceptions exprimées par W. Sombart dans sa définition de l'artisanat et du capitalisme. Il s'ensuit donc qu'à chaque facteur est rattachée une philosophie économique de base. Celle du groupe capitaliste provient d'une prémisse d'abondance alors que celle des travailleurs origine d'une prémisse de rareté. Celle des intellectuels repose sur une notion abstraite du travail organique.

Ces éléments analytiques expliquent pourquoi les travailleurs sont motivés à agir en commun, forment des unions et utilisent certaines méthodes. Ils permettent aussi de prédire l'avenir de ces unions.

Partant d'une prémisse d'abondance, l'entrepreneur aboutit à la conception du laissez-faire économique. Son individualisme est mis en évidence de façon particulière pendant les périodes d'expansion économique. Les travailleurs sont, au contraire, guidés par une « conscience de la rareté des opportunités ». Leur pessimisme économique les amène à pratiquer une politique d'exclusivisme envers les personnes considérées comme étrangères à leurs groupes et à établir un contrôle collectif intégral des opportunités disponibles. Mais ce communisme ne ressemble nullement aux formules socialistes qui visent à collectiviser la production et la distribution aussi bien que les opportunités. En effet, la solidarité, quoique empreinte d'idéalisme et de renoncement personnel, se matérialise seulement lorsque les objectifs proposés répondent fondamentalement aux aspirations primordiales des travailleurs individuels.

C'est pourquoi les unions qu'ils forment ont pour fonction de contrôler les intérêts des jobs (le « job control » fondé sur le « job interest »). La maîtrise collective des opportunités et des conditions d'emploi est donc le rôle d'un syndicalisme « stable et responsable ». L'Union des typographes en est le prototype. Un tel mouvement est à la fois individualiste et collectiviste; idéologique sans donner dans les schèmes des intellectuels parce qu'il est orienté vers les intérêts primaires des jobs et parce qu'il est l'expression des travailleurs eux-mêmes.

Un tel mouvement repose sur sa propre force. Aussi, sa méthode naturelle est-elle l'action économique par la négociation collective. Celle-ci est non seulement un instrument pour s'exprimer dans l'usine, mais aussi une technique défensive et offensive que l'on peut utiliser contre les autres groupes de la société. C'est le moyen idéal pour élever le statut des groupes inférieurs et égaliser les droits. En effet, comme le prouve l'histoire, l'action politique est par sa nature même inappropriée, et à son meilleur très secondaire.

Par la négociation collective, le syndicalisme est un facteur de démocratisation de l'économie. Il recherche ainsi une parité dans l'in-

dustrie. L'application de ce principe conduira éventuellement à une socialisation fonctionnelle de l'industrie sans qu'il soit nécessaire d'exproprier les propriétaires actuels.

## CARACTÈRE APOLOGÉTIQUE ANTI-MARXISTE

### *Ambiguïté conceptuelle*

Perlman intitule son volume: « A theory of the Labor Movement ». En l'absence de précision un tel titre peut prêter à confusion car les concepts « Theory » et « Labor Movement » ont plusieurs significations différentes. Le concept « labor » réfère d'abord aux efforts des êtres humains pour vivre. Il est aussi synonyme de « workers » pour indiquer les travailleurs autres que ceux des cadres administratifs. Dans un sens plus restreint, il représente les travailleurs non-qualifiés. Enfin, il désigne les travailleurs organisés en syndicats. Le concept « Labor Movement », au sens large, signifie l'ensemble des activités organisées par les travailleurs pour améliorer leur sort immédiatement ou dans l'avenir. Dans un sens plus restreint, il équivaut à « unionism », soit aux activités des masses laborieuses pour améliorer leur sort par l'action syndicale.

Perlman ne définit pas ce qu'il entend par « Labor Movement ». Il l'utilise en fait dans les deux sens. Au début, la signification plus large prévaut lors de l'alignement des trois facteurs. Puis, par un processus d'identification qui n'est pas explicite, le sens large est assimilé au sens restreint alors que tous les raisonnements et toutes les argumentations portent sur ce qu'est ou ce que doit être un syndicalisme qui a atteint la maturité. L'essentiel du travail de Perlman repose, en effet, sur le sens strict. C'est pourquoi l'élaboration des trois facteurs, au premier chapitre, est une « a parte » hors de propos qui n'ajoute rien à la compréhension des propositions de Perlman, sinon une plus grande confusion, mais qui dénote, comme nous le verrons, une préoccupation particulière qui est la contre-preuve du marxisme.

D'autre part, le terme théorie a plusieurs acceptions. Si l'on entend par théorie, une hypothèse susceptible d'être vérifiée ou un ensemble d'opinions généralisées ou exprimées de façon systématique, Perlman a écrit une théorie. Par contre, si la théorie implique cet effort créatif qui permet de dépasser le stage de la généralisation rationnelle pour expliquer la raison d'être d'une chose et pourquoi elle est ce qu'elle est, Perlman ne soutient pas la confrontation. Il demeure au niveau de la généralisation rationnelle et présente une apologie anti-marxiste de la stabilité du système capitaliste. En effet Perlman veut démontrer que, dans une situation donnée, le mouvement ouvrier, par opposition aux marxistes, tend à être dominé par une mentalité syndicale. Pour l'illustrer il suffit de comparer les positions de Lénine et celles de Perlman.

### *La position de Lénine*

Lénine a exposé sa pensée sur l'action ouvrière, en 1902, dans une brochure intitulée « Que faire? », à la suite des circonstances suivantes. Une prospérité relative au cours de la dernière décade du XIXe siècle entraîna une effervescence chez les travailleurs russes en vue d'améliorer leur situation économique. Comme l'organisation syndicale était à peu près inexistante, les cellules clandestines du parti révolutionnaire social-démocrate eurent l'occasion d'établir un contact étroit avec les travailleurs et prirent la direction du mouvement de revendication qui aboutit aux grèves générales de Moscou et de St-Petersbourg en 1895. A la suite de ces événements une aile, qui sera qualifiée d'« économiste », se forme à l'intérieur du Parti Social-Démocrate russe. Cette aile préconise l'activité économique plutôt que l'activité politique et considère la grève plus importante pour le socialisme russe que la bataille dirigée contre le tsarisme sur le front politique. La brochure « Que faire? » vise à corriger cette déviation.

Dans le chapitre intitulé, « la spontanéité des masses et la conscience de la social-démocratie », Lénine développe le même thème que Perlman, soit la relation entre l'« intelligentsia » et les masses pour la cause révolutionnaire. Il démontre que le conflit entre le patronat et le salariat ne peut conduire à une lutte des classes sans l'existence d'un parti politique qui cristallise les conflits sociaux et fait surgir une conscience révolutionnaire, ce que les travailleurs laissés à eux-mêmes ne peuvent atteindre. C'est pourquoi les mouvements de grève de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle n'étaient que des embryons de lutte des classes, un simple mouvement spontané des travailleurs au lieu d'une révolte. Selon Lénine:

« Les ouvriers, avons-nous dit, ne pouvaient pas avoir encore la conscience social-démocrate. Celle-ci ne pouvait leur venir que du dehors. L'histoire de tous les pays atteste que, livrée à ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire, à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats, mener la lutte contre le patronat, réclamer du gouvernement telles ou telles lois nécessaires aux ouvriers » <sup>5</sup>

Lénine considère que l'« Histoire des Trade Unions » publiée par les Webb prouve que les travailleurs ne s'intéressent qu'aux questions matérielles des salaires et heures de travail lorsqu'il n'y a pas d'intellectuels marxistes pour apporter aux ouvriers les idées révolutionnaires. Cela est encore plus vrai pour les moujiks russes, ignorants, abrutis et misérables. D'où l'importance du rôle des intellectuels afin de développer la conscience révolutionnaire du peuple.

« Quant à la doctrine socialiste, elle est née des théories philosophiques, historiques, économiques élaborées par les représentants instruits des classes possédantes, par les intellectuels. Les fondateurs

(5) VLADIMIR I. LENINE, « Que faire? », Paris, Editions Sociales, 1947, p. 33.

du socialisme scientifique contemporain. Marx et Engels, étaient eux-mêmes par leur situation sociale, des intellectuels bourgeois. De même en Russie, la doctrine théorique de la social-démocratie surgit d'une façon tout à fait indépendante de la croissance spontanée du mouvement ouvrier ; elle fut le résultat naturel, inéluctable du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes » <sup>6</sup>.

Puis, posant le problème de la stabilité du capitalisme de la même façon que Perlman le fera en 1928, il poursuit :

« Du moment qu'il ne saurait être question d'une idéologie indépendante, élaborée par les masses ouvrières elles-mêmes au cours de leur mouvement, le problème se pose uniquement ainsi : idéologie bourgeoise ou idéologie socialiste. Il n'y a pas de milieu (car l'humanité n'a pas élaboré une « troisième » idéologie ; et puis d'ailleurs dans une société déchirée par les antagonismes de classes, il ne saurait jamais exister d'idéologie en dehors ou au-dessus des classes). C'est pourquoi tout rapetissement de l'idéologie socialiste, tout éloignement à l'égard de cette dernière implique un renforcement de l'idéologie bourgeoise... C'est pourquoi notre tâche, celle de la social-démocratie, est de combattre la spontanéité, de détourner le mouvement ouvrier de cette tendance spontanée qu'a le trade-unionisme à se réfugier sous l'aile de la bourgeoisie, et de l'attirer sous l'aile de la social-démocratie révolutionnaire » <sup>7</sup>.

Laissées à elles-mêmes les masses n'y parviendront jamais. Le groupe « économiste » surestime leur spontanéité révolutionnaire. Rappelant l'expérience allemande Lenine souligne que le grand mérite de Lassalle est d'avoir détourné le mouvement ouvrier de la voie du syndicalisme trade-unioniste et du coopératisme vers lesquels il s'orientait spontanément.

« Il a fallu pour cela une lutte acharnée contre la spontanéité, et ce n'est qu'après de longues, très longues années de cette lutte que l'on est parvenu, par exemple, à faire de la population ouvrière de Berlin, rempart du Parti progressiste, une des meilleurs citadelles de la social-démocratie. Et cette lutte est loin d'être terminée à ce jour... l'idéologie social-démocrate n'a pu obtenir et ne pourra conserver cette suprématie que par une lutte inlassable contre toutes les autres idéologies » <sup>8</sup>.

### *La position de Perlman*

Perlman est polémiquement engagé. Comme ancien membre pendant sa jeunesse d'un mouvement marxiste révisionniste il est intellectuellement beaucoup plus près du groupe russe dit, « économiste », que de la conception léninienne. D'autre part, l'école du Wisconsin est aussi polémiquement engagée. Lorsque Commons et ses associés commencèrent leurs travaux, les idées dominantes au sujet du syndicalisme étaient celles de monopole et de lutte de classe. Au tournant du XXe

(6) *Idem*, p. 33.

(7) *Ibidem*, p. 42.

(8) *Ibidem*, p. 43.



siècle les groupements socialistes avec des personnalités telles que, Daniel de Leon, Eugène Debs, William E. Toutmann, William D. Haywood, William Z. Foster et autres, étaient très importants et très actifs.<sup>9</sup> Commons s'était efforcé de démontrer que les unions ne sont pas des intrusions ou des obstructions dans l'opération d'un marché libre. D'autre part, à cause de son expérience passée et de sa préoccupation intellectuelle, Perlman apparaît comme l'homme tout désigné pour prouver que les unions ne sont pas, non plus, des forces révolutionnaires visant à renverser le système capitaliste. Cette préoccupation de Perlman est immédiatement illustrée par les raisons qu'il donne pour une reconsidération de la théorie du mouvement ouvrier.

« En premier lieu, parce que, au cours des douze trépidantes dernières années, remplies de guerre et de révolution, le capitalisme et le mouvement ouvrier ont tous les deux été mis à l'épreuve d'une façon inimaginable... En second lieu, ... car même aux yeux des communistes l'époque révolutionnaire a été suivie par une stabilisation temporaire du capitalisme »<sup>10</sup>.

Ces deux motifs soulignent le but poursuivi par Perlman, qui est l'apologie de la stabilité et de la permanence du système capitaliste par opposition à Lénine, protagoniste de la thèse contraire.

De plus, à la formulation de la théorie, Perlman engage dès le début la controverse avec Lénine. Il le fait sur le terrain de ce dernier, en argumentant de la même façon. C'est pourquoi, référant aux extraits de « Que faire? » que nous avons cités, A. Sturmthal écrit:

« Cette proposition, à l'exception d'une seule différence significative aurait pu être écrite par le professeur Perlman. La théorie approche essentiellement de la même façon le problème du rapport entre les travailleurs et les intellectuels. La différence entre la théorie et « Que faire? » réside dans le fait que Lénine a utilisé, pour critiquer les économistes, la même approche que Perlman, dans la même situation, aurait utilisé pour les supporter »<sup>11</sup>.

Perlman, en effet, aurait pu écrire les textes que nous avons cités avec la différence que la tâche des esprits bien pensants est de combattre l'influence des intellectuels sur le monde ouvrier.

### *Confrontation des deux positions*

Chez Lénine le monde ouvrier est un instrument de changement social qui, sous la direction des intellectuels, va renverser le système capitaliste. Perlman adopte la position contraire. Mais il conserve la dialectique marxiste. Il argumente avec les mêmes termes en les définissant à quelques différences près, comme Lénine. Perlman est d'accord avec ce dernier lorsqu'il écrit: « dans la société moderne, les

(9) MARK PERLMAN, *op. cit.*, Ch. 4, pp. 66-118. Ce chapitre est un exposé clair et synthétique de ces courants socialistes.

(10) SELIG PERLMAN, « *Theory* », pp. 3-4.

(11) ADOLF STURMTHAL, *op. cit.*, p. 486.

influences anti-capitalistes sont venues des intellectuels ». <sup>12</sup> Par contre, selon Lénine les intellectuels sont héroïques, selon Perlman ils sont dysfonctionnels parce qu'ils ont une conception abstraite du travail; chez le premier, ils proviennent de la bourgeoisie et des classes moyennes, chez le second, ce sont des « educated non-manualists » qui voient le monde ouvrier comme une masse abstraite mue par une force; pour l'un, ils doivent prendre la direction du mouvement ouvrier, pour l'autre, ils doivent servir, non conduire. D'autre part, Lénine et Perlman considèrent le monde ouvrier comme matérialiste et pragmatique. Mais le premier estime qu'il est disposé à suivre les intellectuels et le second prétend qu'il lutte consciemment ou non, passivement ou activement, contre les intellectuels qui veulent l'influencer. Lénine affirme que le capitalisme contient les germes de sa propre dégénérescence. Perlman soutient qu'il est fort. Le premier conclut que le mouvement ouvrier va être dominé par une mentalité intellectuelle et que le capitalisme va disparaître. Le second conclut que le mouvement ouvrier sera dominé par une mentalité trade-unioniste et que le capitalisme va se maintenir.

La controverse porte donc sur la stabilité du système capitaliste. Deux programmes opposés s'affrontent: l'un, avec les intellectuels, pour la disparition du système, l'autre, sans les intellectuels, pour la permanence du système. Perlman ne s'accorde pas avec Lénine au sujet de celui qui doit éventuellement triompher. <sup>13</sup> Ayant défini sa position, il s'attaque à la preuve. Par un processus d'assimilation qui n'est pas indiqué formellement le mouvement ouvrier devient identifié au mouvement syndical. C'est dans ce dernier que se trouve la contrepreuve de Perlman. <sup>14</sup> Il veut, à cet effet, démontrer que le syndicalisme « est une force sociale conservatrice », <sup>15</sup> et qu'il est, « heureux de laisser à l'employeur la possession incontestée de sa propriété et de son entreprise ». <sup>16</sup>

(12) SELIG PERLMAN, « *Theory* », p. 5.

(13) C.A. GULICK et M.K. BERS, « Insight and Illusion in Perlman's Theory of the Labor Movement », *ILRR*, Vol. 6. No. 4, July 1953, pp. 517-9, indiquent avec raison : « It is a little weird, therefore, to find both outcomes incorporated as factors in a theory presumably endeavoring to explain why one of the outcomes is to be anticipated ». C'est d'autant plus étrange que le capitalisme, dont le sort est la question controversée, apparaît lui-même comme facteur, (pouvoir de résistance). La validité des trois facteurs sera discutée plus tard.

(14) Une tentative d'explication de la direction prise par le mouvement ouvrier est amorcée dans le cas des États-Unis avec les trois caractéristiques. Mais, ces dernières n'expliquent pas pourquoi une issue plutôt que l'autre doit résulter. Le capitalisme s'est avéré fort et les trois caractéristiques étaient présentes. Mais, il n'y a pas de relation causale. Le capitalisme s'avère fort en Angleterre alors que la conscience de classe est beaucoup plus prononcée qu'aux États-Unis. Ce n'est donc pas une explication théorique, mais une précision supplémentaire apportée à la situation américaine. Perlman a certainement conçu le rôle des caractéristiques dans cette perspective parce qu'il ne les utilise pas ailleurs.

(15) SELIG PERLMAN, *A History of Trade Unionism in the United States*, op. cit., p. 303.

(16) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. 263.

Afin de prouver son point de vue, Perlman utilise les « working rules » de l'Union Internationale des Typographes, parce qu'elles représentent, selon lui, ce que les travailleurs désirent. Une analyse sommaire des « working rules » lui fait conclure que les travailleurs sont préoccupés exclusivement par les questions matérielles et pragmatiques de leur travail, (le « job interest ») ce qui correspond aux aspirations fondamentales de Tom, Dick et Harry. C'est pourquoi ils forment des unions pour assurer leur propriété collective de leurs opportunités de travail. En ce faisant, ils ne veulent pas transformer l'ordre social ni s'emparer des instruments de production. Au contraire, « ils renieront et s'opposeront à leurs chefs syndicaux qui seront devenus des maîtres, quelle que soit la formule de contrôle ouvrier ». <sup>17</sup>

A l'exception de cette dernière marque, Lénine est du même avis. Il s'élève précisément contre le groupe dit, « économiste », parce qu'il constate que cette attitude contribue à raffermir le système capitaliste.

Perlman devient alors normatif. L'Union Internationale des Typographes est le prototype d'un syndicalisme qui a atteint la maturité.

« Ainsi l'Union internationale des typographes des Etats-Unis et du Canada, qui, grâce à une longue histoire et à une excellente position stratégique dans l'industrie, a pu ériger un système de contrôle des jobs qui n'a jamais été atteint par aucune autre union, fait ressortir la psychologie caractéristique des travailleurs contemporains » <sup>18</sup>.

Cette union est « mature » :

« parce qu'elle a été dirigée par des hommes issus de ses propres rangs, parce qu'elle a élaboré un véritable droit du travail et surtout parce qu'elle a maîtrisé le dilemme posé par le service simultané des individus et du groupe comme un tout » <sup>19</sup>.

Cette union est responsable parce qu'elle répond aux aspirations concrètes et fondamentales de la vraie psychologie des travailleurs manuels, ce que les intellectuels marxistes sont incapables de saisir à cause de leurs conceptions abstraites. En d'autres termes, cette union est « mature » parce qu'elle a adopté la mentalité syndicale plutôt que les programmes des intellectuels. <sup>20</sup> Elle vise ultimement à la parité dans l'industrie non à la révolution.

Le but apologétique est atteint. L'antithèse du marxisme est présente. La contre-preuve est évidente. En Russie, le capitalisme était

(17) *Idem*, p. 246.

(18) *Ibidem*, p. 272.

(19) *Ibidem*, p. 272.

(20) Il importe de noter que toute l'argumentation à partir des « working rules » ne constitue aucunement une preuve de la thèse exprimée dans les trois facteurs. C'est seulement l'élaboration apologétique de l'argument. C'est une description de ce que doit être le troisième facteur pour correspondre à la définition qu'en donne Perlman.

faible, l'influence des intellectuels sur le mouvement ouvrier était forte, les syndicats n'étaient pas « job conscious » c'est-à-dire centrés sur le « Job Interest ». C'est pourquoi le système capitaliste a été renversé. Aux Etats-Unis, le capitalisme était fort, l'influence des intellectuels était faible, le syndicalisme était « job conscious ». Donc, n'en déplaise à monsieur Lénine le capitalisme se maintient parce qu'il est fort. Il en sera ainsi partout pourvu que les intellectuels n'imprègnent pas leur mentalité au sein des masses laborieuses, parce que le capitalisme possède encore « plenty of good blood »<sup>21</sup> et parce que, « avec le pouvoir d'exister légalement et de développer un leadership issu de ses rangs, la mentalité syndicale prédominera éventuellement ».<sup>22</sup> L'expérience récente, en Allemagne le confirme.

« Une lutte à mort entre les deux facteurs, travail et capital, qui demeurent présentement absolument indispensables dans la société actuelle, est une éventualité qui doit être rejetée. Le monde ouvrier a accepté ce point de vue lorsqu'il a abandonné les tactiques propres à l'action catastrophique »<sup>23</sup>.

Ces remarques expliquent pourquoi le travail de Perlman peut être qualifié d'apologie anti-marxiste. La confusion provient du fait que ce dernier a voulu lui donner un caractère théorique par la présentation des trois facteurs, comme variables analytiques, d'où il a découlé une série de raisonnements tautologiques, auxquels il a ajouté une hypothèse théorique, « the consciousness of scarcity of opportunity », pour expliquer à la fois la stabilité du système capitaliste et l'orientation du syndicalisme.<sup>24</sup> Il argumente alors de façon circulaire en utilisant la dialectique et les concepts marxistes.

#### LES ÉLÉMENTS ANALYTIQUES

Une analyse scientifique présuppose en premier lieu, une identification objective et adéquate ainsi que la détermination des limites de variation de l'unité observée, en l'occurrence le mouvement syndical. La définition de cette unité par Perlman ne répond pas aux exigences de l'analyse scientifique d'une théorie générale parce qu'elle est partielle et limitée.

En second lieu, afin d'expliquer l'unité et ses dimensions la théorie requiert une inter-relation significative entre des variables analytiques valides. Les trois facteurs et la psychologie des travailleurs manuels

(21) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. 307.

(22) *Idem.*, p. IX.

(23) *Ibidem*, p. 307. Notons que les marxistes utilisent exactement la même argumentation contenue dans ce paragraphe pour justifier la nécessité du rôle des intellectuels.

(24) Cet élément constitue le pivot central de la thèse de Perlman. C'est la psychologie qui sert de base pour la contre-preuve marxiste.

constituent le système de Perlman.<sup>25</sup> Nous nous proposons de démontrer que, du point de vue méthodologique, ces éléments ne sont pas des variables analytiques et qu'il ne s'établit pas entre eux de relation scientifique significative. Au contraire, les trois facteurs sont des aspects différents d'un même tout alors que la psychologie est contenue dans l'exposition des trois facteurs, bien que Perlman prétend lui conférer une identité distincte. Méthodologiquement, il s'agit là d'un système de définition auquel quelques principes et quelques généralisations ont été ajoutés.<sup>26</sup>

### *L'identification de l'unité*

« Le troisième et le plus important facteur dans la situation ouvrière est le mouvement syndical. Le syndicalisme, *qui est essentiellement pragmatique*, lutte constamment, non seulement contre les employeurs *pour améliorer son sort en termes de revenu, sécurité et liberté* à l'atelier et dans l'industrie, mais aussi, consciemment ou non, activement ou passivement, *contre l'intellectuel qui voudrait bâtir ses programmes et élaborer ses politiques*. Dans cette lutte du travail organique contre la domination des intellectuels nous percevons la confrontation d'une idéologie dont le travailleur concret est le centre avec une idéologie rivale qui considère le travail seulement comme une masse abstraite dans le giron d'une force abstraite »<sup>27</sup>.

(25) Nous ne tenons pas compte ici des trois caractéristiques parce qu'elles ne sont pas formulées explicitement dans la théorie, parce qu'elles sont utilisées uniquement dans l'étude du cas américain, mais surtout parce qu'elles ne constituent pas un élément méthodologique nouveau ou différent. En effet, les trois caractéristiques sont des élaborations descriptives plus précises des trois facteurs dans la situation américaine. La force de l'institution de la propriété privée est reliée au premier facteur, le capitalisme. L'ineptie de l'instrument politique touche le second facteur, parce que c'est la méthode préconisée par les intellectuels. L'absence de conscience de classe concerne le troisième facteur. Les trois caractéristiques sont des justifications descriptives supplémentaires qui démontrent de façon plus précise qu'aux États-Unis, le pouvoir de résistance du capitalisme est fort, que l'influence des intellectuels sur le mouvement ouvrier est faible et que ce dernier adopte la mentalité syndicale.

(26) Nous ne traiterons pas de façon systématique des faiblesses conceptuelles, telles que imprécisions, subjectivisme, confusions, contradiction, dans les définitions et les utilisations des concepts, bien que ce soient des causes susceptibles d'invalider méthodologiquement la théorie. Mais nous ne les délaisserons pas. Nous ferons les remarques qui s'imposent à cet effet au fur et à mesure que nous en verrons la nécessité ou l'opportunité.

(27) SELIG PERLMAN, *Theory*, pp. 5-6. Les mots soulignés le sont par nous. A noter que: « ideology » réfère en définitive à la « conscience de la rareté des opportunités », laquelle n'est pas utilisée uniquement contre la domination des intellectuels mais le laisse entendre Perlman, mais aussi dans la lutte contre les employeurs. Cette imprécision qui se répète à plusieurs reprises provient du fait que Perlman poursuit deux objectifs en même temps, l'apologie de la stabilité du système capitaliste et une explication théorique du syndicalisme. Il utilise à cet effet les mêmes éléments ou concepts, ce qui entraîne des confusions suivant qu'il pense à l'un ou l'autre des objectifs. Tantôt des remarques sont limitées à l'un ou l'autre des deux objectifs alors qu'elles semblent l'apanage des deux, tantôt des remarques formulées de façon générale semblent plus particulières à l'un ou l'autre des objectifs.

Perlman définit le syndicalisme de façon fonctionnelle, en l'identifiant dans les termes d'un double rôle qui est de lutter contre les employeurs pour améliorer le sort économique de ses membres et contre les intellectuels pour protéger son individualité. Le premier est la raison d'être du syndicalisme et le second un objectif institutionnel. Dans l'optique de Perlman, ce dernier doit être inclus dans la définition parce que, par hypothèse, le mouvement syndical et les intellectuels préconisent deux programmes opposés.

Mark Perlman explique comment Selig Perlman a adopté cette définition du syndicalisme :

« Perlman fut amené à réévaluer complètement le mouvement socialiste américain à cause de sa propre expérience en Europe et des résultats de ses recherches. Il remarqua en particulier l'apparition dans les années quatre-vingt d'un nouveau type de chef syndical — qui provenait des rangs socialistes mais avait abandonné l'esprit de classe et la croyance en une réforme sociale générale en faveur d'une conscience trade-unioniste et d'une conviction en l'efficacité des gains immédiats quoique limités et parcellaires. Ces anciens socialistes, non handicapés par les sentiments anticapitalistes qui caractérisaient les réformateurs américains traditionnels, et par l'épine de la foi de l'orthodoxie marxiste ou du déterminisme de Lasalle, furent par la suite amenés à combattre sur deux fronts, contre les Chevaliers et les socialistes. Leur victoire marqua le début du syndicalisme moderne... Du point de vue de Perlman, ce syndicalisme moderne provint d'une réorientation de la philosophie socialiste et d'une refonte de la méthode des Chevaliers du Travail »<sup>28</sup>.

Perlman, par sa définition, aborde le syndicalisme de façon partielle, subjective et normative en utilisant une méthodologie peu élaborée. Au cours de ses recherches il constate à un moment donné dans le contexte américain la prédominance d'une forme d'action syndicale particulière personnifiée par la Fédération Américaine du Travail. Il abstrait alors les principales caractéristiques de cette dernière et en extrait un modèle qui est qualifié de « stable et responsable ». Or, cette forme d'action syndicale avait précédemment été identifiée par R. Hoxie comme le syndicalisme d'affaire.<sup>29</sup> Mais Perlman d'un type concret induit un type idéal en excluant les autres formes concrètes identifiées par Hoxie. La Fédération Américaine du Travail est, en effet, consacrée prototype du syndicalisme véritable. Coiffé des épithètes, « stable et responsable », ce prototype est universalisé. Par la suite, les formes et les programmes qui n'y correspondent pas sont classés par Perlman comme du syndicalisme dévié de sa voie naturelle par l'influence occulte des intellectuels.

(28) MARK PERLMAN, *op. cit.*, pp. 191-2.

(29) ROBERT HOXIE, *Trade Unionism in the United States*, N.Y., London, D. Appleton and Company, 1917.

D'autre part, R.A. Lester exprime l'opinion que l'approche de Perlman est de caractère statique plutôt que dynamique.<sup>30</sup> Bien que David Dolnick ait cherché à défendre la position de Perlman,<sup>31</sup> nous partageons le point de vue de Lester. En théorie, Perlman accepte une certaine évolution lorsqu'il décrit le troisième facteur comme « the degree of maturity of a trade union mentality ».<sup>32</sup> Mais en pratique, il n'y a pas d'évolution possible dans son système.

A première vue, il semble qu'une évolution puisse se produire à partir de formes inférieures vers la forme supérieure qui est la stabilité et la maturité. Celle-ci est la forme concrète, organique et ultime. De là il n'y a plus d'évolution possible. Un syndicalisme « stable et responsable », en effet, est « job conscious » et recherche uniquement le « job control ». Il accepte le système capitaliste et conçoit son rôle comme une adaptation à ce système. Il « établit la propriété collective sur l'ensemble de l'opportunité disponible ».<sup>33</sup> Afin de contrôler et de redistribuer les opportunités ainsi que protéger et améliorer les conditions économiques reliées à celles-ci parce que le travailleur manuel « ne retrace l'origine de son opportunité qu'à l'endroit où elle se matérialise en jobs ».<sup>34</sup> En ce faisant, le syndicalisme ne recherche aucunement la direction de l'entreprise. Au contraire, « il est heureux de laisser à l'employeur la possession incontestée de sa propriété et de son entreprise, et il cherche à imposer la dictature syndicale sur les occasions d'emploi seulement ».<sup>35</sup> Il n'y a donc pas d'évolution possible au delà du « job consciousness » et du « job control ». Mais, en pratique, il n'y a pas non plus d'évolution en deçà parce que la conception du syndicalisme « stable et responsable » repose sur la psychologie économique des travailleurs laquelle est considérée par Perlman comme une constante invariable. Pour Perlman, cette psychologie, « the consciousness of scarcity of job opportunity », dont les éléments correspondent aux caractères du syndicalisme « stable et responsable » est la seule vraie et naturelle psychologie des travailleurs. Tout comportement qui n'est pas conforme à cette psychologie est le résultat d'une aberration anti-congénitale causée par l'influence des intellectuels. Ceci permet à Perlman de rejeter toute

(30) « Perlman's Theory of unionism is static rather than developmental. It rests on a normative psychology of job consciousness in manual workers, which seemingly is universal in its application and unchanging overtime ». RICHARD A. LESTER, *As Unions Mature*, Princeton, P.U.P., 1958, p. 7.

(31) L'argumentation de celui-ci est la suivante : « Perlman has never denied that trade unionism is as Hoxie wrote a developing process and that it is just this process of change and transition that the student must chiefly consider to understand and interpret the labor movement. Perlman contends only that this developing process of change and transition does not invalidate his job conscious theory ». DAVID DOLNICK, dans *Employment Relations Research*, op. cit., p. 186

(32) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. X.

(33) *Idem*, p. 242.

(34) *Ibidem*, p. 247.

(35) *Ibidem*, p. 263.

forme d'action syndicale qui ne correspond pas à la définition du syndicalisme « stable et responsable » parce qu'elle est une déviation de la vraie psychologie des travailleurs. Mais, en même temps, ceci constitue une négation de toute évolution antérieure et postérieure au modèle « stable et responsable ». <sup>36</sup>

Ainsi, le travail de Perlman repose au point de départ sur une identification partielle et particulière de l'unité. Celle-ci décrit une forme fonctionnelle d'action syndicale. C'est pourquoi les généralisations et l'explication rationnelle sont forcément limitées. De même, la prédiction est aussi limitée.

### *L'undimension des trois facteurs*

Rappelons que selon Perlman trois facteurs sont fondamentaux dans toute situation ouvrière : le pouvoir de résistance du capitalisme; le degré d'influence des intellectuels sur le mouvement ouvrier; le degré de maturité de la mentalité syndicale. Ces trois facteurs déterminent l'orientation et les formes du mouvement ouvrier. Cependant, leur valeur méthodologique peut être mise en doute. Ils sont en effet interdépendants et représentent en réalité des dimensions d'un même tout, de sorte qu'en attribuant une valeur à l'un d'eux on attribue en même temps une valeur aux deux autres. Gulick et Bers démontrent d'une part que le premier facteur est en partie défini par les termes des deux autres facteurs et inversement, d'autre part que le second et le troisième facteurs sont deux façons opposées d'exprimer une même réalité. <sup>37</sup> Il y a un sequitur automatique entre les valeurs des facteurs, qui leur permet de soutenir constamment la confrontation avec les faits empiriques. Ils sont en fait ramenables à deux propositions symétriques opposées.

Si les trois facteurs sont indépendants, une typologie de leurs relations est possible. Un modèle simple peut être construit avec les deux valeurs, F pour fort et f pour faible. Un modèle plus compliqué pourrait être proposé avec un nombre plus considérable de pondérations, telles que très fort, fort, moyen, faible et très faible, sans ajouter toutefois à la compréhension sinon d'illustrer davantage l'inconsistance intrinsèque du modèle de Perlman. En attribuant deux valeurs à chaque facteur nous obtenons huit relations théoriques qui représentent huit types syndicaux possibles.

	1	2	3	4	5	6	7	8
<i>Capitalisme</i>	F	F	F	F	f	f	f	f
<i>Intellectuels</i>	F	F	f	f	f	F	f	F
<i>Mentalité syndicale</i>	F	f	F	f	f	f	F	F

(36) C'est pourquoi Perlman a été obligé de redéfinir dans des articles subséquents le concept « job consciousness » comme un « nuclear interest » afin d'inclure des objectifs et des activités nouvelles que la définition initiale n'avait pas prévus. Nous en traiterons dans la critique des aspects substantifs.

(37) C.A. GULICK et M.K. BERS, *op cit.*, pp. 515-16.



En appliquant les définitions de Perlman, les cas trois et six, seuls, sont possibles, parce qu'ils sont des antonymes. Le premier décrit la situation américaine, le second illustre la situation russe. Il y a quatre cas théoriques où le pouvoir de résistance du capitalisme est fort. Mais, selon l'argumentation de Gulick et Bers, il faut absolument que le facteur intellectuel ait une pondération faible et le facteur mentalité syndicale, une pondération forte. Inversement, pour que le pouvoir de résistance du capitalisme soit faible, il faut que le facteur intellectuel soit fort et le facteur mentalité syndicale soit faible. Ce sont deux cas symétriques et opposés.

Gulick et Bers raisonnent de la façon suivante. Le pouvoir de résistance du capitalisme dépend de sa volonté et de sa capacité de convaincre les autres groupes sociaux qu'il est le plus apte à diriger les affaires économiques. De plus, l'acceptation du système capitaliste comme forme d'organisation sociale dominante implique une adhésion aux principes capitalistes et un rejet des formules socialistes, anarchistes ou communistes, soit les formules qui affaiblissent le système capitaliste, ce qui par définition est la position des intellectuels. D'où plus le pouvoir de résistance du capitalisme est fort, plus l'influence des intellectuels sur le mouvement ouvrier est faible. D'autre part, l'indépendance envers les intellectuels est le principal critère de maturité du syndicalisme. Cette maturité varie inversement au degré d'influence des intellectuels. Elle est complète lorsque cette influence est nulle. C'est pourquoi, un mouvement ouvrier imprégné de la mentalité syndicale ne peut être dominé en même temps par les intellectuels, c'est-à-dire par les programmes anti-capitalistes. Il est donc, alors, un élément du pouvoir de résistance du capitalisme. En effet, lorsqu'il est « stable et responsable », le syndicalisme est « job conscious ». Il est dominé par une psychologie de rareté des opportunités qui l'amène à rechercher le contrôle des opportunités lorsque celles-ci se matérialisent dans les jobs, mais sans vouloir prendre cependant la direction de la production ni transformer l'ordre social. C'est en fait la seule avenue ouverte au syndicalisme. Lorsque le pouvoir de résistance du capitalisme est fort, le groupe capitaliste, étant donné son « effective will to power » et sa capacité de défendre son pouvoir, ne peut tolérer un type d'action qui aurait pour but de miner son pouvoir. Le « job consciousness » apparaît alors comme le point de moindre résistance, alors que les succès remportés par les syndicats sur ce plan contribuent à améliorer le pouvoir de résistance du capitalisme parce qu'ils éliminent des sources d'insatisfactions.

Etant donné la logique intrinsèque des définitions, lorsque le pouvoir de résistance du capitalisme est fort, l'influence des intellectuels est faible, le mouvement ouvrier est dominé par la mentalité syndicale laquelle doit être « stable et responsable ». Lorsque le pouvoir de résistance est faible, l'influence des intellectuels sur le mouvement ouvrier est forte et le degré de maturité de la mentalité syndicale est faible. Ce sont là deux propositions qui ne peuvent être infirmées, ce qui a toujours

permis à Perlman de défendre sa position parce que les trois facteurs constituent un système de définition autour d'une même unité qui est la force du système capitaliste. Il n'y a qu'une variable : le pouvoir de résistance du capitalisme. Les deux autres facteurs sont des caractéristiques ou des dimensions de cette variable. Le système de définitions constitue alors une simple description rationnelle de deux situations opposées, description qui n'est pas nécessairement complète, parce que le rôle des intellectuels et le degré de maturité de la mentalité syndicale ne sont pas les seules composantes de ce pouvoir de résistance. A titre d'exemple, on peut citer en plus la religion et le rôle de l'Etat. Il est donc impossible, méthodologiquement, d'établir des relations théoriques entre les trois facteurs et d'en déduire des propositions théoriques.

### *Les intellectuels*

Le facteur « intellectuels » est si important chez Perlman qu'il consacre un chapitre à décrire, caractériser et réfuter leurs positions. A notre point de vue, cependant, la perspective apoloétique entraîne une approche partielle, subjective et confuse. La définition identifie un type d'individus qui préconisent un programme particulier; elle postule « à priori » que la position des intellectuels est illogique et irréaliste parce qu'ils ont une conception abstraite et non pas concrète des travailleurs; elle pose initialement dans les termes du mouvement ouvrier un problème qui est discuté par la suite dans les termes du mouvement syndical.

Au point de départ, Perlman approche la relation entre les intellectuels et le monde du travail à la façon des marxistes. Il les caractérise en mettant l'emphasis sur leur opposition au capitalisme.

« Dans la société moderne, les influences anti-capitalistes sont venues de l'intellectuel. C'est lui qui a imprégné dans le mouvement ouvrier des dogmes caractéristiques de sa propre mentalité; la nationalisation ou la socialisation de l'industrie et l'action politique constitutionnelle ou non, au nom d'un nouvel ordre social. Il s'est aussi constamment efforcé de faire le même travail auprès des classes moyennes, *en contribuant alors à affaiblir un important soutien du capitalisme et jusqu'à un certain point, même l'esprit de résistance des capitalistes eux-mêmes* » <sup>38</sup>.

Ce n'est pas là une identification objective des « intellectuels ». Comme le remarque Gulick et Bers :

« Le concept intellectuel chez Perlman réfère à un type de programme : il est défini comme un type de programme; et c'est précisément ce type de programme qui est à l'extrême opposé du syndicalisme « job conscious », le syndicalisme responsable qui est considéré comme la manifestation objective de la psychologie des travailleurs manuels » <sup>39</sup>.

(38) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. 5. Les mots soulignés le sont par nous.

(39) GULICK et BERS, *op. cit.*, p. 513.

Dans l'optique de Perlman il semble que les intellectuels soient ceux qui préconisent un programme radical, c'est-à-dire les réformateurs de la gauche.<sup>40</sup> Les réformateurs de la droite ou du centre ne seraient pas des intellectuels. De plus, suivant Gulick et Bers :

« Un universitaire chevronné n'est pas un intellectuel s'il conseille aux syndicats de renoncer à l'action politique (dans un parti politique par exemple) et de consacrer uniquement leurs énergies au renforcement du contrôle des jobs. Par contre, un anarchiste beaucoup moins averti qui préconise l'anarchisme, le syndicalisme révolutionnaire ou le socialisme mérite entièrement ce titre »<sup>41</sup>.

Mais non, ni l'un ni l'autre ne sont des intellectuels.

« Par intellectuel, il faut évidemment entendre « the educated non-manualist » qui a établi un contact avec le mouvement ouvrier soit indirectement par l'influence qu'il a acquise sur certains organes syndicaux, soit directement, de son propre chef comme Lasalle en Allemagne et les chefs communistes de la Russie actuelle »<sup>42</sup>.

Alors pour mériter le titre d'« intellectuel », il faut être un « educated non-manualist », avoir établi un contact avec le mouvement ouvrier et préconisé un programme radical. N'est pas intellectuel celui qui préconise un programme radical, s'il n'est pas un « educated non-manualist ». N'est pas intellectuel, « the educated non-manualist » qui professe un programme radical mais qui n'a pas établi de contact avec le mouvement ouvrier. La conception de l'intellectuel chez Perlman est donc très restrictive.

De plus, l'utilisation du concept « intellectuel » lors de l'analyse est source de confusion. Perlman juge l'expérience européenne d'après l'expérience américaine où ceux qu'il nomme « intellectuels » ont approché le monde du travail d'un point de vue radical. Il oublie que « les intellectuels européens ont été au moins aussi souvent à la droite qu'à la gauche de la masse des travailleurs ». <sup>43</sup> Cette erreur est compréhensible si l'on considère que l'on considère que Perlman ne peut considérer l'intellectuel autrement qu'à la gauche. Il y a aussi une confusion lorsque les « intellectuels » sont rendus responsables de tous les mouvements de gauche des syndicats européens. Sturmthal démontre que dans de nombreux cas ces mouvements étaient le fait des travailleurs eux-mêmes, alors que les intellectuels étaient plus modérés.<sup>44</sup> Pour Perlman, ces travailleurs gauchistes deviennent alors des « intellectuels » ce qui contredit sa définition.

(40) La caractérisation subséquente de Taylor et des Webb comme intellectuels semble pour le moins curieuse.

(41) GULICK et BERS, *op. cit.*, p. 513.

(42) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. 280.

(43) A. STURMTHAL, *op. cit.*, p. 492.

(44) *Idem*, pp. 491-494.

D'autre part, comme nous l'avons indiqué, le commun dénominateur des « intellectuels » est au début leur opposition au capitalisme. Mais ce commun dénominateur change lorsque Perlman discute du mouvement syndical. Il distingue alors entre trois types d'« intellectuels », le marxiste, le moraliste, le productiviste. Chacun a sa propre conception des travailleurs comme masse mue par une force. Perlman les traite néanmoins comme une unité, non pas parce qu'ils ont une conception abstraite des travailleurs, mais parce que les méthodes qu'ils préconisent relèvent de l'action politique au sens large. Les marxistes, les moralistes, les partisans de l'efficacité sociale proposent tous une forme d'action politique qui va de la représentation à la prise du pouvoir. Ce commun dénominateur permet à Perlman d'attaquer la position prise par les Webb dans *Industrial Democracy*.<sup>45</sup> Il se produit alors que tout ceux qui préconisent des objectifs plus larges que le « job interest » et une méthode qui dépasse le niveau de l'action économique, c'est-à-dire le « job control » sont des « intellectuels ». Ainsi selon que l'on réfère au mouvement ouvrier ou au mouvement syndical l'« intellectuel » est un anti-capitaliste ou un protagoniste de l'action politique.<sup>46</sup>

Avec le facteur « intellectuel », Perlman pose le problème du leadership. Il le pose comme Lénine, en termes de programme et d'origine. Il distingue, ainsi entre deux types de leadership. L'un est externe et préconise un programme radical ou anti-capitaliste : les « intellectuels ». L'autre provient des rangs du mouvement syndical et supporte un programme axé sur le « job consciousness » : le leadership d'un syndicalisme « stable et responsable ». Perlman est si préoccupé par l'affirmation de Lénine à l'effet que le mouvement ouvrier sans le leadership externe des « intellectuels » ne peut développer qu'une conscience trade-unioniste, qu'il assimile type de programme et point d'origine. Parce qu'il propose l'antithèse du marxisme, le leadership, chez Perlman, doit provenir des rangs des travailleurs et non de l'extérieur. « L'union des imprimeurs peut être considérée comme « stable et responsable » parce qu'elle a été dirigée par des hommes issus de ses rangs ». <sup>47</sup>

L'objectif apologétique fausse l'argument. Le leadership interne est nécessairement réaliste et disfonctionnel. Mais il n'y a pas d'équa-

(45) SELIG PERLMAN, *Theory*, pp. 295-299.

(46) Perlman utilise les mots dans le sens qui lui convient le mieux. Il se produit dans la théorie que le même mot a des sens différents comme dans le cas présent. Ainsi, Perlman indique lui-même que dans le terme « mentality » il inclut, « theory », « ideology », « ideas », « idealism » et « ethics ». (*Theory*, p. 6, N.B.I.). D'autre part Gulick et Bers souligne que « mentality » est assimilé à « ideology », « economic attitude », « economy group psychology », « basic economic philosophy », « individual psychology » (*op. cit.*, p. 512, N.B. 8). Une telle attitude donne toutes libertés à l'auteur dans l'utilisation des mots. Mais cette absence de rigueur ou de précision scientifique rend toute discussion intelligente des concepts de Perlman extrêmement difficile sinon impossible, parce que suivant les cas, les mots changent de signification et celle-ci peut être parfois contradictoire.

(47) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. 272.

tion entre le programme et la provenance. Le leadership interne ne conduit pas nécessairement à l'adoption d'un programme « job conscious » à l'exclusion de tout autre programme, ce qui est démontré par l'Angleterre. Le leadership externe n'est pas nécessairement gauchiste. Le mouvement syndical américain contemporain regorge d'experts ou de spécialistes qui ne sont pas issus des rangs syndicaux mais qui continuent néanmoins la tradition gompérienne. Ce qui caractérise le leader, à un moment donné, ce n'est pas son origine mais sa capacité de se faire accepter et de se faire écouter par ceux auxquels il s'adresse, en transposant dans un programme concret leurs aspirations et leurs désirs et en faisant une interprétation de la situation qui est acceptable par ces derniers. Le leadership qui prédomine à un moment donné c'est celui qui correspond ou répond aux conditions de la situation.

### *La psychologie des travailleurs*

« Une théorie du mouvement ouvrier devrait inclure une théorie de la psychologie des travailleurs ». <sup>48</sup> Pourquoi? Perlman ne répond pas explicitement à cette question. Mais, il ressort que la théorie de la psychologie des travailleurs manuels constitue le pivot de l'argumentation de Perlman. Formulée comme « la conscience de la rareté des opportunités », cette théorie sert deux fins. Elle explique d'une part pourquoi le mouvement syndical est ce qu'il est. En effet, c'est à partir de la psychologie que Perlman élabore ses propositions quant à la base de la solidarité, quant aux objectifs et aux méthodes propres au syndicalisme « stable et responsable ». D'autre part la psychologie est l'élément central pour démontrer comment la mentalité trade-unioniste doit éventuellement dominer au sein du mouvement ouvrier et assurer la stabilité du système capitaliste malgré l'opposition des programmes des « intellectuels ». <sup>49</sup>

Quelle est la psychologie des travailleurs manuels?

Selon Perlman, la meilleure façon de connaître cette psychologie :

« c'est de considérer les propres organisations des travailleurs, conçues et dirigées par des hommes issus des rangs ouvriers, et d'essayer d'y découvrir ce qui est réellement important pour les travailleurs, en utilisant comme matériel les règlements de travail, coutumes et pratiques de ces organisations. L'étude de ces règles et coutumes, fruits d'une longue évolution, permettra de distinguer entre les buts fondamentaux et les buts secondaires. De toute évidence on ne peut attacher la même certitude aux idéologies du travail, parce que préci-

(48) *Idem*, p. 237.

(49) Mark Perlman, classe la théorie de Selig Perlman parmi les théories institutionnelles. C'est d'ailleurs l'usage répandu dans la littérature parce que les auteurs s'appuient sur les trois facteurs. Mais, considérant le rôle du concept de « conscience de la rareté des opportunités », il ressort à notre avis que la théorie de Perlman est beaucoup plus de caractère psychologique que de caractère institutionnel. En effet, l'élément central de l'argumentation de Perlman est psychologique.

sément ces derniers, étant des intellectuels sans expérience de l'atelier comme les travailleurs, sont incapables, en dépit de toute leur bonne volonté, d'éviter de substituer leurs propres désirs et attitudes typiques à la philosophie naturelle du travailleur » <sup>50</sup>.

Si l'on fait l'hypothèse que les activités et les attitudes des organisations syndicales sont révélatrices des désirs et des aspirations des travailleurs syndiqués, il faut alors tenir compte de toutes les activités et de toutes les attitudes des syndicats. Perlman met l'emphasis sur les « working rules » et s'attache aux préoccupations qui se manifestent dans le milieu du travail. Mais les aspirations ouvrières se retrouvent dans les constitutions, les mémoires et les déclarations de principe des organismes syndicaux, dans les journaux ouvriers, dans les discours et les attitudes des leaders, dans les prises de position officielles devant un événement ou une situation quelconque, dans l'ensemble des activités poursuivies à l'intérieur et à l'extérieur du milieu du travail. <sup>51</sup> Les « working rules » révèlent certaines des motivations des travailleurs. Mais elles sont établies par la négociation entre deux parties. Aussi, sont-elles le résultat de compromis. Il en résulte que certains objectifs peuvent être abandonnés afin de mieux poursuivre d'autres objectifs qui apparaissent plus importants ou plus facilement réalisables, compte tenu de la hiérarchie dans les besoins humains dont parle Maslow. <sup>52</sup> Il semble donc que les « working rules » soient un indicateur imparfait de la véritable psychologie des travailleurs.

Cette psychologie doit expliquer pourquoi la mentalité d'un syndicalisme « stable et responsable » doit prédominer au sein du mouvement ouvrier et pourquoi les organisations ouvrières doivent posséder les caractéristiques d'un syndicalisme « stable et responsable ». Mais, par « les propres organisations des travailleurs, conçues et dirigées par des hommes issus des rangs ouvriers » Perlman limite en fait son investigation aux organisations ouvrières qui correspondent à sa définition d'un syndicat « stable et responsable ». C'est l'Union Internationale des typographes qui sert à déterminer à la fois la vraie psychologie des travailleurs et les caractères d'un syndicat « stable et responsable ». Comme on peut le constater par les syllogismes suivants, les mêmes éléments servent aux deux fins.

La vraie psychologie des travailleurs doit être induite des « working rules » d'un syndicalisme « stable et responsable ». Or les « working

(50) SELIG PERLMAN, *Theory*, pp. 237-38.

(51) C'est pourquoi Perlman s'est vu obligé subséquemment de redéfinir le concept « job consciousness » qui représentait dans la théorie le contenu des « working rules ». Dans un article du « The New Leader », Feb. 28, 1942, ainsi que dans *IRRA*, 1950, le concept « job consciousness » a été réinterprété pour signifier un « nuclear interest » incluant à peu près toutes les activités syndicales possibles, excepté la formation d'un parti ouvrier indépendant et l'adoption d'un programme de réorganisation fondamentale, économique et sociale.

(52) A.H. MASLOW, « A Theory of Human Motivation », *Psychological Review*, Vol. 50, 1943, pp. 370-96.

rules » d'un syndicalisme « stable et responsable » indiquent comme préoccupation le contrôle des jobs (« job control »). Donc, la vraie psychologie des travailleurs c'est celle qui se préoccupe du contrôle des jobs.

D'autre part, la mentalité syndicale prédominera au sein du mouvement ouvrier selon le degré de maturité des organisations ouvrières. Cette éventualité doit inévitablement se produire parce que le syndicalisme « stable et responsable » reflète la vraie psychologie des travailleurs. Quelles sont alors les caractéristiques d'un syndicalisme « stable et responsable » ?

Perlman fait un deuxième syllogisme.

Un syndicalisme « stable et responsable » reflète la vraie psychologie des travailleurs. Or, la vraie psychologie des travailleurs indique une préoccupation du contrôle des jobs (« job control »). Donc, un syndicalisme « stable et responsable » est celui qui se préoccupe du contrôle des jobs.

Ces deux syllogismes constituent un raisonnement circulaire. Perlman définit l'une par l'autre deux façons de voir une même réalité. Celles-ci sont par la suite interreliées de façon tautologique. Comme dans le cas des trois facteurs, il s'agit là d'un système de définition. Ce dernier est compliqué par la présence du concept « consciousness of scarcity of opportunity » qui est élevé au rang de théorie.

Une analyse attentive fait ressortir que tout le verbiage autour de la vraie psychologie des travailleurs et des caractéristiques d'un syndicalisme « stable et responsable » ne constitue qu'un développement sophistiqué du troisième facteur. En effet, le concept « consciousness of scarcity of opportunity » est le déterminant de la psychologie des travailleurs. Le syndicalisme est « stable et responsable » dans la mesure où il tient compte de cette « conscience de la rareté des opportunités ». De même, le degré de maturité de la mentalité ouvrière est fonction d'une action conforme à la préoccupation de la rareté des opportunités. Donc les mêmes caractéristiques sont fondamentales dans les trois cas : préoccupations de type économique seulement, absence de volonté révolutionnaire ou réformiste, acceptation de la propriété et de la direction capitaliste de la production. En définitive, la psychologie n'est qu'une élaboration rationnelle et descriptive du troisième facteur.

#### « THE CONSCIOUSNESS OF SCARCITY OF OPPORTUNITY »

« Les groupes manuels, paysans russes, salariés modernes, artisans médiévaux, ont toujours eu des attitudes économiques déterminées fondamentalement par une conscience de la rareté de l'opportunité, ce qui caractérise ces groupes et contraste avec la conscience d'abondance de l'homme d'affaire »<sup>53</sup>.

(53) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. 6.

Le fondement des propositions substantives de Perlman est la « conscience de la rareté de l'opportunité ». Ce dernier rejette les conceptions des divers intellectuels sous prétexte qu'ils n'ont pas saisi la véritable nature de cette psychologie. Mais ce concept reflète-t-il adéquatement la vraie psychologie des travailleurs? Peut-il expliquer de façon satisfaisante pourquoi l'action syndicale existe et pourquoi elle est ce qu'elle est? Peut-il démontrer réellement comment le monde du travail sera dominé par la mentalité du syndicalisme « stable et responsable »? Quelles sont ses dimensions véritables?

1 — Selon Gulick et Bers, la définition ainsi que l'utilisation de ce concept manquent de clarté.<sup>54</sup> Perlman traite de trois types d'opportunité, mais sans faire de distinctions formelles. L'une concerne la masse des travailleurs : c'est celle du « job opportunity ». La seconde porte sur les possibilités d'avancement et d'amélioration des travailleurs au-dessus de la moyenne, les « bright workers ». La troisième concerne l'entrepreneur. Perlman veut démontrer que le « typical manualist », lequel est condamné à mourir dans cette situation, fait face à une rareté de « job opportunity ». Mais l'argumentation utilisée pour prouver ce point, aux pages 239 et 240 de la théorie, porte uniquement, explicitement sur l'opportunité de l'entrepreneur, et implicitement sur celle du « bright worker ».

Cette inconsistance est mineure. Elle est méthodologique plutôt que substantive. Perlman veut démontrer que les travailleurs manuels sont écartés de l'opportunité de l'entrepreneur et de celle des « bright workers » à cause de leurs limitations personnelles et de l'ordre institutionnel. Mais en plus, il font face à une rareté de l'opportunité de masse parce que « la demande de travail est toujours inférieure à l'offre de travail ». <sup>55</sup> Ce dernier cas constitue une motivation suffisante pour l'action syndicale. La confusion provient du fait que Perlman voit la source du syndicalisme dans les trois types d'opportunité alors qu'il conçoit son rôle uniquement par rapport à l'opportunité de masse. Cette démarche comporte toutefois des implications substantives que nous analyserons subséquemment.

2 — La « conscience de la rareté des opportunités » est présentée comme une psychologie typique du travailleur manuel qui s'oppose à celle de l'entrepreneur ou de l'homme d'affaire dont la prémisse serait celle de l'abondance. Mais, l'attitude de Perlman n'est pas basée sur une analyse scientifique comparative des objectifs, des activités et des méthodes des travailleurs manuels et des entrepreneurs dans une situation donnée. A la page 237 de la « Theory », Perlman déclare qu'il induit une théorie de la psychologie des travailleurs manuels à partir des

(54) C.A. GULICK & M.K. BERS, *op. cit.*, pp. 517-19.

(55) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. 241.



« working rules ». Dès la page suivante cette théorie est empruntée à Sombart.<sup>56</sup> Perlman cherche par la suite à démontrer :

« Comment le contraste psychologique entre les deux époques historiques, corporative et capitaliste, existe encore dans le contraste entre la psychologie du syndicalisme et la psychologie de l'homme d'affaire ; et comment chacune de ces psychologies de groupe, présentes et passées, peut être expliquée par une même théorie »<sup>57</sup>.

Quant à la relation que Perlman établit entre la psychologie du travailleur manuel et celle de l'entrepreneur, en imitant Sombart, nous partageons le point de vue de Gulick et Bers à l'effet que :

« Perlman exagère considérablement, au cours de son élaboration, l'orientation essentielle des travailleurs et des hommes d'affaire. Si l'imposition d'un contrôle collectif sur des avantages économiques accessibles au groupe constitue un critère pour inférer une psychologie de groupe, il y a à notre point de vue, non pas opposition radicale, mais similarité... car chacun lutte pour améliorer et promouvoir ses conditions économiques et sociales, et chacun recourt aux méthodes qui sont les plus rentables »<sup>58</sup>.

Dans une situation de rareté, les entrepreneurs se comportent exactement de la même façon que les travailleurs pour répartir et protéger les opportunités disponibles. Il en est de même pour tous les groupes qui font face à une pénurie. C'est pourquoi :

« La pseudo-psychologie que Perlman attribue aux paysans russes, salariés modernes, artisans médiévaux, et plus tard, aux fermiers, petits manufacturiers et boutiquiers, et finalement à tous les groupes historiquement dans une situation de pénurie, semble s'exprimer dans des activités qui ne diffèrent pas essentiellement de celles des banquiers,

(56) Méthodologiquement, la théorie n'est pas élaborée à partir des « working rules » comme le prétend Perlman, mais tout simplement empruntée à Sombart. Les « working rules » sont par la suite utilisées pour corroborer la thèse de Sombart que Perlman fait sienne et non pour induire la théorie de la psychologie. Ceci ne modifie toutefois pas la discussion actuelle parce que cette théorie peut être examinée indépendamment des prétendues interrelations que Perlman suppose entre son élaboration et les « working rules ». Méthodologiquement une relation pourrait se justifier pour démontrer que le modèle de Sombart possède encore une valeur analytique. Mais on doit définir et circonscrire le champ de son applicabilité. On ne peut prétendre introduire une théorie qui représente toute la réalité, parce que précisément, parmi les activités syndicales, seules sont choisies celles qui correspondent au modèle de Sombart. Pourvu que l'on s'en tienne strictement à l'objet circonscrit, le modèle de Sombart possède une valeur explicative, du point de vue analytique. Mais une généralisation à partir d'un cas particulier ne constitue pas une loi scientifique, mais seulement une rationalisation de ce qu'elle couvre.

(57) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. 238.

(58) C.A. GULICK et M.K. BERS, *op. cit.*, p. 523, « Perlman's businessman appear to the personification of Sombart's spirit of enterprise ». *Idem*, p. 522. En période d'expansion économique divers éléments s'efforcent de s'approprier les nouvelles opportunités. « There are numberless cases of small craftsmen who were engaged in this effort. A few succeeded and became fabulous showpieces of entrepreneurship. Many more failed and most of these joined the wage earning class. On becoming wage earners they attempted once more to appropriate to their own control the accessible economic opportunity except that, at this time, control of the job was all that was possible », *Ibidem*, p. 523.

industriels et capitalistes de tout genre. C'est dans le terme « scarcity group » qu'est le noeud de la confusion de Perlman. Ce qu'il décrit, en effet, comme un « scarcity group » n'est rien d'autre qu'un groupe qui est conscient d'une communauté d'intérêt dans une situation où les moyens disponibles pour atteindre des buts communs sont limités » <sup>59</sup>.

3—D'autre part, Perlman assimile corporation (« guild ») et syndicat. Contrairement aux Webb, il voit entre les deux une continuité historique. Aussi, attribue-t-il à leurs membres une psychologie commune opposée à celle de « l'entrepreneur » et du capitaliste. Il compare les règlements de l'une et de l'autre afin de le prouver. Mais, une brève analyse révèle que Perlman s'attache uniquement à leurs similitudes. Comme exemple, il ne tient pas compte de la dimension entrepreneur-producteur dans le système des corporations.

La corporation, que ce soit une association de marchands ou une association d'artisans, était une organisation semi-publique jouissant du monopole d'une activité économique à l'intérieur d'une circonscription géographique en vertu d'une charte municipale ou d'un pouvoir gouvernemental. C'est pourquoi : « La corporation était à la fois un trade-union, une association manufacturière, une société mutuelle, et jusqu'à un certain point, l'organisation professionnelle ». <sup>60</sup> La corporation avait une responsabilité publique en matière du contrôle de la pratique de l'activité économique, de la qualité du produit, du juste prix de ce produit et de la juste rémunération du producteur. « En contrôlant l'offre de la matière première, le type et la somme de production, ainsi que le prix et la distribution, le système des corporations entraînait une vie économique contrôlée ». <sup>61</sup> Perlman, dans sa comparaison, ne tient compte que des aspects de la rémunération et du nombre admis à la pratique de l'activité.

La corporation avait une structure hiérarchique à trois paliers, maître, journalier, apprenti, paliers qui à l'origine constituaient trois stages dans la vie d'un travailleur, la maîtrise représentant l'apogée de sa carrière. Au sein de la corporation le pouvoir était détenu par les maîtres, de sorte que graduellement le passage d'un palier à l'autre devint de plus en plus difficile, lorsqu'il demeurait toutefois possible. On peut par analogie découvrir des similitudes entre les maîtres et les entrepreneurs, les compagnons et les salariés. Tout comme les entrepreneurs les maîtres ont cherché à s'approprier le contrôle de leurs marchés. Ils formaient des cartels qui se transformaient en monopoles afin de prévenir

(59) *Ibidem*, p. 524. Les idées de Perlman sont exprimées aux pages 6, 239, 304 de la théorie.

(60) WILBERT E. MOORE, *Industrial Relations and the Social Order*, N.Y., MacMillan, 1946, p. 18.

(61) *Idem*, p. 19.

compte que des aspects de la rémunération et du nombre admis à la pratique de l'activité.

la venue de concurrents et le partage des opportunités, en réduisant sinon en éliminant l'accès à la maîtrise. Les méthodes des entrepreneurs en cartel ou en monopole diffèrent mais les objectifs sont les mêmes. Les compagnons étaient donc réduits au rang de salariés. A cause de l'arrangement institutionnel qui conférait le pouvoir aux maîtres, les chances d'avancement et d'amélioration des compagnons étaient limitées. C'est pourquoi, ces derniers formèrent les compagnonnages, sorte de formule pré-syndicale, pour à la fois, parfaire la connaissance de leur activité professionnelle et protéger leurs intérêts économiques et sociaux à l'intérieur de la corporation. L'action contre les maîtres conduisit parfois à des arrêts de travail semblables aux grèves des salariés dans les entreprises.

Il ressort de tout ce qui précède qu'un comportement que l'on peut expliquer par une conscience de la rareté des opportunités n'est pas typique ou particulier aux travailleurs manuels mais propre à tous les groupes qui ayant une communauté d'intérêt font face à une situation de rareté.

#### LA BASE DE LA SOLIDARITÉ

L'identification de la base de la solidarité, c'est la recherche des facteurs motivationnels pour la participation à l'action syndicale. Cette appartenance inclut non seulement l'adhésion à une organisation syndicale mais aussi le maintien de cette adhésion ainsi que le support de cette organisation. Selon Perlman le pessimisme économique, source de la psychologie caractéristique, amène les travailleurs manuels à adopter un comportement collectif et à subordonner leurs intérêts particuliers aux intérêts communs du groupe parce qu'ils désirent posséder le bien rare. C'est pourquoi ils sont motivés à adhérer aux unions, à y demeurer et à agir collectivement.

« Partant de la « *consciousness of scarcity* » les groupes manuels ont été amenés à se solidariser en mettant l'emphase sur la propriété collective de l'ensemble de l'opportunité économique disponible, sur le rationnement collectif de cette opportunité parmi les membres du groupe, sur le contrôle collectif des membres individuels quant aux conditions de l'occupation de cette opportunité, bref, à un communisme de l'opportunité... Le pessimisme économique des groupes manuels est la base de cette façon caractéristique de situer l'individu par rapport au groupe... Si par contre l'opportunité apparaît limitée, comme les travailleurs manuels l'expérimentent, c'est le devoir du groupe de veiller à ce qu'un individu ne prenne pas plus que sa part, et en même temps, de le protéger contre des accords défavorables » <sup>62</sup>.

1 — Pour Perlman, la « conscience de la rareté de l'opportunité » est une constante qui représente la vraie psychologie des travailleurs. Perlman est persuadé que le syndicalisme « stable et responsable » qui en découle, « avec la liberté d'exister légalement et de développer son propre leadership » dominera éventuellement le mouvement ouvrier.

(62) SELIG PERLMAN, *Theory*, pp. 6, 241-42.

Alors, comment expliquer les variations dans les taux de pénétration syndicale suivant les occupations et suivant les régions. Comment expliquer les variations dans la densité syndicale chez des travailleurs d'une même catégorie industrielle ou professionnelle. Pourquoi certains travailleurs sont-ils syndiqués dans un pays alors qu'ils ne le sont pas dans un autre pays? Pourquoi le degré d'organisation des collets-blancs est-il fort en Angleterre et en France, mais faible en Amérique? Comment expliquer la différence entre la Scandinavie et l'Amérique? Si la même cause (la psychologie) produit les mêmes effets, elle devrait faire disparaître ces disparités. Mais ceci ne se produit ni en courte ni en longue période.

Il serait irrationnel de prétendre expliquer ces différences par une déviation de la vraie psychologie des travailleurs sous l'influence des intellectuels ou d'une autre cause disfonctionnelle. Bien qu'ils puissent avoir une certaine valeur en courte période, de tels arguments ne constituent pas une explication admissible en longue période. Une théorie générale doit, en effet, expliquer pourquoi des travailleurs participent à l'action syndicale et fournir en même temps une logique pour la non-participation. Mais la conscience de la rareté de l'opportunité ne répond pas à ce critère parce qu'elle est une source motivationnelle parmi plusieurs autres, quant à la participation ou non à l'action syndicale. Comme nous le verrons plus loin, l'unique psychologie ne tient pas compte de toutes les dimensions des rôles et des personnalités des travailleurs ainsi que du milieu ambiant.<sup>63</sup>

2 — Cette psychologie implique une prémisse de sous-emploi. Le travailleur manuel type fait face à une pénurie chronique de « job opportunity » parce que la demande de travail est presque toujours inférieure à l'offre de travail. En tel cas, on doit s'attendre à ce que la motivation envers l'action syndicale soit plus forte en période de dépression qu'en période de prospérité. Mais ce n'est pas ce qui se produit. Il a été démontré qu'en longue période les effectifs syndicaux varient dans le même sens que le cycle économique. De même, il a été démontré que la densité syndicale est plus forte en période de plein emploi relatif qu'en période de sous-emploi. De plus, des variations suivant les industries s'y ajoutent.<sup>64</sup>

(63) Perlman n'est pas particulièrement préoccupé par l'explication des facteurs qui sont à la source de la participation à l'action syndicale. A cause de son objectif apologétique, il recherche plutôt une justification théorique de la forme syndicale qu'il a identifiée à partir de ses activités en termes d'objectifs et méthodes. La conscience de la rareté des opportunités est avant tout une rationalisation du syndicalisme « job conscious ». Mais celle-ci, comme nous l'avons démontré, prend la forme d'une synthèse descriptive de ce qu'elle prétend prouver.

(64) Sur ce sujet, voir entre autres: LLOYD G. REYNOLDS, *Labor Economics and Labor Relations*, N.Y., Prentice-Hall Inc., 1949; IRVING BERNSTEIN, *The Growth of American Unions*, Institute of Industrial Relations, Los Angeles, University of California Press. Reprint No. 44, 1954; WALTER GALENSON, *Comparative Labor Movements*, N.Y., Prentice-Hall, 1955.

Philip Taft, l'un des plus ardents défenseurs des positions de Perlman cherche à contourner cette difficulté. Selon Taft :

« Le syndicalisme, étant donné son adaptation lente au changement et son emphase sur le partage et la protection des jobs dépend d'une société qui peut fournir du travail à la majorité de la force de travail. Il cesse d'être efficace là où il y a des millions de chômeurs comme dans l'Allemagne pré-nazi. Les unions y conservèrent leurs attitudes traditionnelles, mais les millions de chômeurs n'étaient pas disposés à écouter un évangile aussi modéré et à cette époque aussi peu significatif... C'est pourquoi on peut conclure que l'acceptation continue par des masses importantes de travailleurs de la thèse de la prédominance de l'intérêt des jobs dépend d'une *économie de plein emploi*. A ces conditions, les travailleurs sont susceptibles de poursuivre les objectifs limités proposés par Commons et Perlman »<sup>65</sup>.

Les considérations de Taft s'appliquent davantage au processus de définition des objectifs syndicaux qu'à celui de la création de la solidarité syndicale. En effet, la « conscience de la rareté de l'opportunité » n'y est plus considérée comme la source du « job interest ». Il y a donc une contradiction intrinsèque à moins que les mots ne changent de sens selon les circonstances, ou à moins que l'on puisse réussir le tour de force d'interpréter la « conscience de la rareté de l'opportunité » comme une psychologie qui s'élabore dans une situation de sous-emploi mais qui se manifeste à cause d'un effet de retardement dans une situation de plein-emploi relatif.

3 — De plus, la psychologie ne peut pas expliquer adéquatement le processus historique de formation des premiers syndicats. En Angleterre, par exemple, le syndicalisme a pris souche dans certains métiers particuliers. Après l'interdiction des coalitions, l'organisation a persisté au sein de quelques métiers hautement qualifiés qui jouissaient d'un pouvoir de marchandage parce que la demande de ce travail était constamment au-dessus de l'offre. A la même époque, le mouvement des clôturages avait contribué à créer une main-d'œuvre libre, non qualifiée, abondante. Cette main-d'œuvre vivait dans la pauvreté et faisait face à une situation de chômage chronique. La rareté des opportunités était donc plus grande chez cette main-d'œuvre que chez les métiers hautement qualifiés. Néanmoins les premiers syndicats permanents en Angleterre se sont maintenus chez les travailleurs de métier ou la rareté du travail était la moins forte. Puis, l'organisation s'est étendue aux autres métiers pour n'atteindre la main-d'œuvre non qualifiée que beaucoup plus tard, avec le « Nouvel Unionisme » des années 1880. Aux Etats-Unis, le processus a été encore plus lent alors que le syndicalisme industriel a dû attendre le « New Deal » avant de devenir significatif.

La « conscience de la rareté de l'opportunité » est insuffisante pour expliquer adéquatement ces divers aspects dont nous avons traités jus-

(65) PHILIP TAFT, « Commons-Perlman Theory : A summary » dans I.R.R.A., *Proceedings of the Third Annual Meeting*, Chicago, Dec. 28-29, 1950, pp. 144-145.

qu'ici, parce que la participation à l'action syndicale n'est pas fonction d'une motivation unique. Non seulement les facteurs motivationnels sont multiples et complexes, mais ils doivent être pondérés par des variables propres à l'environnement.

Les motifs de participation à l'action syndicale sont multiples. Des études empiriques démontrent que la motivation peut être économique, sociale ou psychologique.<sup>66</sup> Les attitudes manifestées par les membres sont variables. Dans certains cas, ce sont les motifs économiques qui prévalent, dans d'autres cas, ce sont les motifs psychologiques ou sociaux.<sup>67</sup> J. Barbash analyse d'une part pourquoi les travailleurs adhèrent à un syndicat ou refusent de le faire et d'autre part pourquoi les syndicats organisent. Selon celui-ci, les principaux facteurs motivationnels sont : pour obtenir davantage, la protection contre le favoritisme « outlet for gripes », les clauses de sécurité syndicale pour faire comme les autres, par aspirations de leadership.<sup>68</sup> Dans une étude plus élaborée, Seidman et ses co-auteurs proposent une typologie plus détaillée, qui indique à la fois, les motifs d'adhésion et de participation dans les organisations syndicales.<sup>69</sup> Ils divisent les travailleurs syndiqués en sept types selon leurs attitudes et leurs comportements dans les syndicats : l'idéologue, le bon membre, le membre loyal mais critique, l'activiste en période de crise, le membre à double allégeance, l'indifférent, le membre malgré lui.

La typologie de Seidman et ses associés catégorise les membres ordinaires. Il existe en plus, des syndiqués motivés à remplir un rôle

(66) CLINTON S. GOLDEN & HAROLD H. RUTENBERG, *The Dynamics of Industrial Democracy*, N.Y., Harper & Brothers, 1942, pp. 3-7; E. WIGHT BAKKE, « Why Workers Join Unions » *Personnel*, A.M.A., Vol. 22, No. 1, pp. 2-11; L. R. SAYLES & G. STRAUSS, *The Local Unions Its Place in the Industrial Plant*, N.Y. Harper & Brothers, 1953. Pour ces derniers, l'union locale apparaît comme une fédération d'intérêts concurrents.

(67) L'étude d'un large local des routiers à Saint-Louis, par Arnold Rose, dans *Union Solidarity*, University of Minnesota Press, 1952, fait ressortir les motifs strictement économiques. H. ROSEN & R. A. H. ROSEN, *The Union Member Speaks*, N.Y., Harvard University Press, 1953, ont trouvé chez des travailleurs de l'automobile un désir d'améliorer leur situation économique tout en protégeant leur statut social. Une autre étude indique le contraire chez d'autres travailleurs de l'automobile; celle de ELY CHINOY, *Automobile Workers and the American Dream*, Garden City, N.Y., Doubleday, 1955. D'autre part, L. R. SAYLES et G. STRAUSS, « What the Worker Really Thinks of His Union », *Harvard Business Review*, Vol. 31, No. 3, 1953, p. 94 prétendent que les travailleurs considèrent leur union davantage comme une protection contre l'arbitraire de la direction plutôt qu'une agence de promotion économique. J. SEIDMAN, J. LONDON et B. KARSH, « Why Workers Join Unions » *The Annals*, March 1951, p. 54, soulignent que parmi les 114 syndiqués qu'ils ont interrogés, aucun ne donna comme motif pour leur adhésion aux syndicats, des salaires plus élevés.

(68) JACK BARBASH, *The Practice of Unionism*, N.Y., Harper & Brothers, 1956, Chp. 2, pp. 9-26.

(69) J. SEIDMAN, J. LONDON, B. KARSH, D. L. TAGLIACCOZZO, *The Worker Views His Union*, Chicago, The University of Chicago Press, 1958, Chp. 11, pp. 241-254.

syndical. Ce sont les « activistes ». Chez ces derniers aussi, la diversité motivationnelle est grande.<sup>70</sup>

On peut devenir actif, pour obtenir un pouvoir que le simple travailleur ne peut posséder, pour transiger avec la direction sur un pied d'égalité, pour des bénéfices personnels, pour pouvoir exprimer ses talents et ses capacités personnelles, pour se mériter l'estime de ses compagnons, de ses amis ou de sa famille, pour se libérer de l'ennui ou de la fatigue d'un travail monotone, pour l'activité sociale que favorise un rôle de leader, pour des motifs idéologiques, politiques ou sentimentaux, enfin, dans l'espoir de faire une carrière dans le syndicalisme.

La « conscience de la rareté de l'opportunité » peut expliquer pourquoi les travailleurs sont « job conscious ». Elle peut être utile pour comprendre comment les travailleurs recherchent la sécurité de leur travail et par la suite de meilleurs salaires et de meilleures conditions de travail. Mais, elle ne peut expliquer le phénomène syndical dans son entier, parce qu'elle ne tient pas compte de toutes les dimensions de la relation travailleurs et syndicalisme. Elle ne peut expliquer la motivation de celui qui veut faire une carrière dans le syndicalisme. Elle ne peut expliquer les différentes raisons sociales, économiques et psychologiques qui entraînent les travailleurs dans l'action syndicale et donnent lieu à divers types de membres.

Selon Davis : « toutes ces raisons peuvent être résumées dans la généralisation suivante : le travailleur est motivé à adhérer à un syndicat dans la mesure où il pense pouvoir satisfaire ses besoins ou réduire ses insatisfactions ». <sup>71</sup> Comme le prouve les études sur la double allégeance ceci n'implique pas une attitude négative vis-à-vis l'organisation industrielle. <sup>72</sup> Au contraire, le théoricien doit approcher le syndicalisme comme une partie intégrale de l'organisation industrielle. Le profil motivationnel ne constitue pas le seul déterminant de la participation à l'action syndicale. La motivation est nécessaire afin que cette partici-

---

(70) Voir entre autres: ELY CHINOY, « Local Union Leadership », dans A.W. Gouldner, ed., *Studies in Leadership*, N.Y., Harper & Brothers, 1950, pp. 156-173; JOEL SEIDMAN, JACK LONDON & BERNARD KARSH, « Leadership in a Local Union », *American Journal of Sociology*, Vol. 56, no. 3, 1950, pp. 229-237; GEORGE STRAUSS & LEONARD R. SAYLES, « Occupation and the Selection of Local Leaders », *American Journal of Sociology*, Vol. 58, no. 6, 1952, pp. 585-591; GEORGE STRAUSS & LEONARD R. SAYLES, « The Unpaid Local Leader », *Harvard Business Review*, Vol. 30, no. 3, 1952, pp. 91-104.

(71) KEITH DAVIS, *Human Relations in Business* McGraw-Hill, N.Y., 1957, p. 123.

(72) THEODORE V. PURCELL, *The Worker Speaks His Mind on Company and Union*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1953, a trouvé que 73% des travailleurs syndiqués de son échantillonnage avaient une double loyauté. L.P. DEAN, « Union Activit and Dual Loyalty », *I.L.R.R.*, Vol. VII, 1954, pp. 526-536, utilisant le même modèle d'analyse que le père Purcell a découvert que cette double loyauté prévalait aussi bien en période de conflit qu'en période de coopération.

pation devienne effective. Mais l'action sociale se définit aussi par rapport à une situation. Cette situation conditionne les comportements. C'est pourquoi, il faut aussi tenir compte de la situation si l'on veut expliquer les variations dans les densités syndicales et les façons dont le syndicalisme se développe.<sup>73</sup>

## LE RÔLE DE L'ACTION SYNDICALE

*« Un mouvement ouvrier, de par sa nature même, doit être une campagne organisée contre les droits de la propriété privée, même lorsqu'il ne met pas de l'avant un programme radical visant à éliminer l'entrepreneur privé, de façon graduelle ou abrupte, constitutionnelle ou violente ».*<sup>74</sup>

Le syndicalisme est une campagne organisée contre l'absolutisme du système de la propriété privée. Mais cette campagne adopte certaines formes, parce que les unions sont le résultat d'un effort conscient des travailleurs pour régler leurs problèmes économiques dans le milieu du travail, problèmes qui reflètent la psychologie de la « conscience de la rareté de l'opportunité ». C'est pourquoi le rôle de l'action syndicale n'est pas la réforme de l'ordre social ni la prise de contrôle de l'entreprise ou des moyens de production, mais le contrôle des intérêts des jobs qui est au centre des préoccupations des travailleurs.<sup>75</sup>

Il importe, en vue d'une théorie générale, de définir avec exactitude la portée de l'action syndicale. A cet effet, le noeud de la question consiste à déterminer si le syndicalisme atteint les travailleurs dans plusieurs de leurs rôles ou dans leur rôle de producteur uniquement. Si les faits démontrent que l'action syndicale est multi-fonctionnelle, il est alors nécessaire d'établir la hiérarchie ou l'importance relative de ses dimensions et d'identifier les déterminants des variations dans l'emphase attachée aux divers objectifs. Le rôle de la théorie consiste alors à expliquer rationnellement les généralisations découlées des faits.

L'école du Wisconsin perçoit le syndicalisme comme une protestation contre le capitalisme où les travailleurs sont considérés comme pro-

(73) JOSEPH SHISTER, « The Logic of Union Growth », *Journal of Political Economy*, Vol. 61, No. 5, Oct. 1953, pp. 413-435. Plusieurs études portent sur ce sujet. Entre autres, Joseph Shister a essayé de systématiser la logique de la croissance syndicale, en termes de comportements collectifs. Selon ce dernier, les facteurs déterminants de la situation sont: a) le milieu du travail défini par le taux et le modèle de changement économique, la structure de l'industrie et l'influence du voisinage; b) l'organisation sociologique qui comprend la relation entre le climat de l'opinion et les divers aspects de l'organisation légale ainsi que les relations entre le climat de l'opinion et le milieu du travail; la notion du leadership syndical.

(74) Selig Perlman, *Theory*, p. 155-56.

(75) Voir *idem*, p. 253-246-247-290-295.



ducteurs seulement.<sup>76</sup> C'est pourquoi, la fonction du syndicalisme, c'est le « contrôle des jobs » (« Job control »). Mais dans la théorie, le concept « job control » a une signification limitative. Il indique la réglementation des termes de la répartition et de l'occupation de « l'opportunité » économique limitée, et les mesures pour la préserver et l'augmenter dans le milieu du travail. Il s'agit en l'occurrence d'une simple généralisation qui réunit sous un même concept l'ensemble des activités syndicales qui ont pour but la défense et la promotion des intérêts économico-professionnels à l'usine. C'est pourquoi le concept « contrôle des jobs » est une description générale d'une situation plutôt qu'une explication théorique scientifique de la fonction du syndicalisme.

La préoccupation des unions américaines à l'égard du travailleur comme producteur est indéniable. Il est donc logique qu'il recherche un contrôle des conditions de travail. C'est ce qu'elles ont toujours fait d'ailleurs, à des degrés divers même lorsqu'elles étaient politiquement engagées. Dès le début de l'histoire syndicale américaine les unions réclamaient des taux uniformes de salaire dans le métier ou dans la ville et l'atelier fermé.

« Dès 1790, des organisation dont les membres étaient des salariés, et dont les buts portaient principalement sur la protection et l'amélioration des intérêts économiques des employés, firent leur apparition comme institutions dont les maîtres devaient nécessairement tenir compte ».<sup>77</sup>

De même, les Chevaliers du Travail, le modèle américain de syndicalisme général réformiste, attachaient néanmoins une certaine importance aux conditions d'emploi. Mais Samuel Gompers a rationalisé cette attitude. Il a élevé le « contrôle des jobs » au rang d'une philosophie. La position gompérienne semble avoir impressionné Perlman. C'est pourquoi, le jugement suivant de Hardman est à peu près universellement accredité dans la littérature scientifique américaine :

« Le Wisconsin-School fait en effet la synthèse de l'expérience de la F.A.T., au cours de la période 1886-1932, de façon générale, en fonction de la façon dont cette expérience se présentait dans les quartiers généraux de la F.A.T. Mais ceci ne représente aucunement tout ce qu'était le mouvement syndical de cette période, même à l'inté-

(76) CLARK KEER et ABRAHAM SIEGEL, « The Structuring of the Labor Force in Industrial Society : New Dimensions and New Questions », *I.L.R.R.*, Vol. 8, No. 2, Jan. 1955, pp. 151-168. Ces auteurs soulignent qu'il ne s'agit pas d'un modèle général du capitalisme, mais d'un type particulier, le capitalisme libéral, dérivé de l'expérience anglaise et de l'expérience américaine (p. 154). Ils soulignent les faiblesses de cette approche et proposent un modèle axé sur un concept plus général et plus complexe, l'industrialisation. Le syndicalisme se retrouve dans tous les pays industrialisés et « industrialization can and does proceed in other than liberal capitalist molds » (p. 161). Ceci n'élimine pas la valeur de l'approche traditionnelle mais indique que sa portée est plus limitée. C'est le cas de l'Ecole du Wisconsin.

(77) H. A. MILLIS and R. E. MONTGOMERY, *Organized Labor*, N.Y., McGraw-Hill Books Company, 1945, p. 18.

rieur de la F.A.T. Il y avait dans des unions non-affiliées, des chefs de grand talent, politiquement éclairés, qui favorisaient des luttes économiques et politiques significatives... La sagesse de la théorie, c'est la sagesse du type de direction de Compers ». <sup>78</sup>

Il est vrai que la F.A.T. sous Compers recherchait le « contrôle des jobs » à l'exclusion de la réforme de la société et de la prise de la direction des entreprises. Dire que c'est là le rôle des unions apporte peu à la connaissance scientifique des faits. Dans le processus scientifique Perlman s'arrête alors au niveau de la généralisation. Il ne passe pas à l'explication théorique.

D'autre part, la projection de Perlman du modèle particulier, personifié par la F.A.T., en un modèle universel ne peut être considérée comme valide substantivement.

Les Webb avaient reconnu les dimensions multi-fonctionnelles de l'action syndicale avant même la parution de la thèse de Perlman. En 1894, ils avaient défini l'union comme préoccupée uniquement par le rôle de producteur : « a continuous association of wage earners for the purpose of maintaining or improving the conditions of their employment ». Mais, en 1920, ils remplaçaient « conditions of their employment » par « conditions of their working lives », dans le but d'illustrer les développements des unions afin de faire face aux nouvelles réalités économiques et politiques. L'expérience italienne actuelle ainsi que l'expérience des mouvements syndicaux des pays sous-développés présentent des types syndicaux tout à fait différents du modèle de Perlman, parce que le contexte dans lequel ces organisations agissent est différent de celui de la F.A.T. de 1886 à 1932.

Perlman prétend qu'un mouvement syndical se conformera à son modèle pourvu qu'il ait l'opportunité d'exister légalement et de développer un leadership interne. Mais, comme l'indique Gulick et Bers, « ces conditions prérequis étaient présentes au Royaume-Uni dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais depuis lors l'expérience britannique contredit clairement la théorie ». <sup>79</sup> De même, Adolf Sturmthal a démontré que la « political consciousness » était aussi naturelle aux mouvements syndicaux européens que la « job consciousness » au sein de la F.A.T. Il conclut que, à l'exception de la France, « aucun mouvement syndical non-politique, dans le sens non-partisan du mouvement américain, n'a pu atteindre un degré important d'influence ou de stabilité ». <sup>80</sup>

(78) J. B. S. HARDMAN, « From Job-Consciousness to Power Accumulation », dans I.R.R.A., 1950, *op. cit.*, p. 155.

(79) C. A. GULICK & M. K. BERS, *op. cit.*, p. 518.

(80) ADOLF STURMTHAL, « Comments on Selig Perlman Theory », I.L.R.R., Vol. 4, No. 4, July 1951, p. 488. L'auteur avait antérieurement exposé la même conception à un niveau d'abstraction moins élevé, en montrant les différences dans les activités des mouvements syndicaux européens et américains. « National Patterns of Union Behavior », *Journal of Political Economy*, Vol. LXI, Dec 1948, No. 6, pp. 515-526.

Le monde du travail américain comme celui de l'Angleterre ou de la France a connu dans l'époque pré-F.A.T. des périodes où on a cherché à atteindre le travailleur par rapport à plusieurs rôles. Les mouvements politiques de 1827 à 1831, les mouvements humanitaires de 1837 à 1852 ainsi que les Chevaliers du Travail cherchaient à dépasser la fonction purement économique reliée au rôle de producteur. Les rejeter sous prétexte d'une déviation de la vraie psychologie à cause de l'influence des intellectuels semble une rationalisation par trop simpliste. En démocratie les mouvements de masse sont volontaires, et les masses écoutent le leadership qui correspond à leurs aspirations. Aussi, les insuccès sont-ils aussi importants et significatifs pour le théoricien que les succès.

De plus, depuis la parution de la théorie, le syndicalisme américain a subi des modifications profondes. Selon Witte « lorsqu'il s'agit de généraliser sur le syndicalisme de ce pays, l'une des rares caractéristiques qui s'applique à toutes les unions, c'est que ce sont des organisations formées pour le bénéfice des travailleurs ». <sup>81</sup>

Les unions ont des aspects qui en font à la fois des clubs sociaux, des organisations éducatives, de propagande, de service, d'affaire et politique. Elles sont à la fois tout cela, mais ne possèdent de façon exclusive aucun de ces caractéristiques. La fonction primaire des unions américaines demeure de type économique et axée sur le rôle de producteur. Mais, elle n'est pas la seule. Selon Bell :

« L'aspect le plus étonnant du nouveau statut du syndicalisme est probablement la révolution silencieuse des dix dernières années dans les communautés nationales, au cours de laquelle le mouvement syndical est devenu une partie intégrante des services fournis par la communauté ». <sup>82</sup>

De même, son attitude par rapport aux objectifs politiques a été modifiée, ce qui est bien décrit par Kampelman. <sup>83</sup> Ainsi, à la suite d'une crise économique majeure, du New-Deal et de la seconde guerre mondiale les attitudes et les comportements du syndicalisme américain ont évolué depuis 1928. C'est pourquoi Perlman a été obligé de redéfinir le concept « job consciousness » et d'élargir la portée du « job control ».

« Le concept « job consciousness » a subi une curieuse transformation depuis la publication de la théorie. Ce terme qui était originellement défini comme représentant un type d'action économique spécifique et limitée, est maintenant couramment employé pour référer à un noyau d'intérêt qui est apparemment consistant avec à peu près toute activité ouvrière, si l'on excepte la formation d'un parti ouvrier indépendant et l'adoption d'un programme de réorganisation fonda-

(81) E. W. WITTE « Role of the Unions in Contemporary Society », *I.L.R.R.*, Vol. 71, No. 1, p. 98.

(82) DANIEL BELL, « The Worker and his Civic Function », *M.L.R.*, July 1950, Vol. 71, No. 1, p. 98.

(83) MAX M. KAMPELMAN, « Labor in Politics », dans *I.R.R.A.*, « *Interpreting the Labor Movement* », ed. J. G. W. Brooks, 1952, pp. 171-191.

mentale, économique et sociale. D'où, le contrôle d'un important parti politique par l'infiltration, la redistribution du revenu par la taxation, les pensions de retraite et de vieillesse, l'assurance santé et chômage, ainsi que les autres programmes de sécurité sociale, sont apparemment consistants avec la nouvelle définition de ce concept ».<sup>84</sup>

Dans la nouvelle optique de Perlman, le « job control » devient toute activité reliée au « job consciousness » redéfini. Ces reformulations s'imposaient parce que Perlman ne pouvait prévoir en 1928 tous les développements du milieu industriel. Toutefois, pour qu'elles soient substantivement consistantes et méthodologiquement acceptables ces redéfinitions doivent être axées sur le rôle de producteur, ce qui était le centre d'alignement de la théorie en 1928. Cependant, le concept « job control » demeurerait encore néanmoins une généralisation, non une explication théorique des faits.

L'action syndicale contient des buts multiples. On peut distinguer entre objectifs professionnels, para-professionnels et non-professionnels selon qu'ils concernent les travailleurs, soit dans leur rôle de travail, soit dans d'autres rôles mais en leur qualité de travailleurs, soit dans une qualité autre que celle de travailleurs. (Le dernier aspect peut être considéré comme une déviation de l'action syndicale). Perlman, par sa redéfinition des concepts, reconnaît que les syndicats sont dans une situation de pouvoir et de responsabilité dans des champs non-économiques et non-politiques. Cependant les diverses fonctions n'ont pas une égale importance, même à l'intérieur d'une catégorie d'objectifs. C'est pourquoi l'un des rôles essentiels de la théorie est d'expliquer les variations dans l'emphase accordée aux divers objectifs, les conditions de la poursuite simultanée de plusieurs objectifs différents et le processus de hiérarchisation, ce que Perlman ne fait pas davantage en 1950 qu'en 1928.<sup>85</sup>

## LA MÉTHODE SYNDICALE

Suivant Perlman, l'action syndicale est une campagne organisée contre les droits de la propriété privée. Il distingue alors entre trois méthodes possibles :

(84) C. A. GULICK et M. K. BERS, *op. cit.*, p. 530. Ces derniers réfèrent spécifiquement à un article de Perlman paru dans, « The New Leader », Feb. 23, 1942. Mais celui-ci expose la même idée dans *IRRA 1950, op. cit.*, pp. 165-66 et dans T.C.T. McCormick, *Problems of the Post-War Period*, *op. cit.*, pp. 38-43. Il y a cependant contradiction dans les termes, car, la nature de la psychologie que le concept « job consciousness » doit représenter, demeure telle que définie en 1928.

(85) ADOLF STURMTHAL « Réflexions sur le mouvement ouvrier et l'action politique », *Relations Industrielles*, Vol. 17, No. 3, pp. 244-262. Ce dernier propose un modèle pour expliquer les variations dans l'emphase des objectifs économiques et politiques. Ce modèle devrait contenir des éléments pour tenir compte des trois types d'objectifs: professionnels, para-professionnels, non-professionnels. Le modèle de Sturmthal intègre l'objectif et méthode, alors qu'à notre point de vue ils doivent être dissociés, parce que l'action politique ou l'action économique, suivant les conditions, peut être utilisée pour l'atteinte des mêmes objectifs.

« Lorsque cette campagne suit la voie politique et législative, elle conduit à nier à l'employeur le droit de contrôle absolu de sa propriété de production. Elle exige l'application de mesures réglementaires restrictives qui, d'après la constitution américaine, relèvent du pouvoir de police des Etats, et sont accordés au Congrès par une autorité spécifique. Ces mesures doivent cependant, dans chaque cas, s'insérer dans la politique du bien commun tel qu'il est interprété en dernier recours par la Cour Suprême des Etats-Unis. Lorsque cette même campagne suit la voie économique, soit celle du syndicalisme, des grèves, des boycottages et des règlements de travail, les restrictions imposées aux droits de propriété sont habituellement plus profondes et plus directes parce que les unions sont moins soumises au contrôle judiciaire que le Congrès et les législatures. Une troisième forme consiste à promouvoir les coopératives de production et de distribution - ni l'une ni l'autre n'est actuellement importante dans ce pays - .Le mouvement coopératif s'efforce de combattre le capitalisme privé par les méthodes de l'entreprise privée: une plus grande productivité et une plus grande capacité concurrentielle. Selon les avocats des droits de la propriété privée, eux-mêmes, cette dernière formule est la plus inoffensive ». <sup>86</sup>

Pour Perlman, la méthode de la réglementation conjointe est la plus appropriée alors que la réglementation autonome est non rentable et que la réglementation externe est tout au plus très secondaire. C'est pourquoi revient-il sur le sujet à plusieurs reprises en opposant dans la perspective marxiste action politique et action économique. Cependant, parce qu'il argumente apologétiquement, il ne distingue pas entre les diverses modalités d'action politique mais confond au contraire toutes les formes avec action politique révolutionnaire. Comme il perçoit l'action politique strictement à travers les programmes de ceux qu'il classe comme intellectuels, il est amené à s'y opposer globalement. Ainsi:

« L'Union Internationale des Typographes qui est graduellement passée du socialisme à un syndicalisme économique non-socialiste, devint éventuellement si vigoureuse qu'elle survécut aux périodes de récession économique, principalement parce qu'elle a su résister au mirage de la politique ». <sup>87</sup>

Ailleurs, il souligne que les travailleurs du vêtement ont pu obtenir un contrôle des conditions de l'emploi semblable à celui de l'Union internationale des typographes :

« grâce à un système de négociation collective sans restriction; et le développement d'une loi commune, similaire à celle des typographes, par l'entremise d'une utilisation perspicace d'un système d'arbitrage continu axé sur la réglementation conjointe ». <sup>88</sup>

Aux pages 169 et 176 de la théorie, Perlman cherche à démontrer l'ineptie de l'action politique aux Etats-Unis et par la même occasion de détruire le mythe du parti politique ouvrier.

(86) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. 156.

(87) *Idem*, p. 219.

(88) *Ibidem*, p. 278.

Depuis le premier parti ouvrier, The Working men's Party of New-York, en 1929, le monde ouvrier a appris par expérience que ses chances de concurrencer les vieilles formations politiques sont minces ». <sup>89</sup>

Enfin, dans la dernière partie de son volume, il reprend à son compte les idées exprimées par Zweig :

« En utilisant la méthode politique, le monde du travail pourrait engendrer une révolte, mais jamais une révolution sociale; il doit utiliser sa puissance syndicale directement et non dans le manège de la politique; l'action politique est ... au mieux seulement secondaire ». <sup>90</sup>

Ceci constitue la position de Perlman en 1928. L'action syndicale doit avoir pour méthode la réglementation conjointe par l'action économique. Cette position de Perlman a été largement critiquée. Mais, pour illustrer la faiblesse du point de vue de Perlman, il n'est pas nécessaire de recourir à ces critiques. Il suffit de rappeler des écrits postérieurs à la Théorie où Perlman contredit lui-même son attitude initiale.

En 1939, il exprime en effet une opinion contraire :

« l'action politique a cessé d'être une rue sans issue; » « l'arme politique est devenue l'arme syndicale souveraine »; « ainsi la sacro-sainte stratégie du, récompensez vos amis, a été habilement combinée avec l'action politique indépendante, de sorte que l'une ou l'autre, ou les deux ensemble, pourront être utilisées à l'avenir ». <sup>91</sup>

Quelques années plus tard, il a abandonné cette dernière position :

« Jusqu'ici il ne s'est rien produit qui puisse détruire la conviction que les pressions politiques et le contrôle d'un parti important par l'infiltration sont les instruments réels plutôt que la formation d'un nouveau parti politique ». <sup>92</sup>

On retrouve cependant dans la même publication :

« depuis les décisions judiciaires du printemps 1937, le mouvement américain est à peu près sur le même pied que le mouvement britannique quant à l'utilité de l'instrument gouvernemental. L'arène politico-législative n'est plus un endroit où le travail ne peut poursuivre qu'un mirage. C'est maintenant un pont réel où des victoires décisives peuvent être acquises. Le syndicalisme pur et simple devient une pièce de musée non par abandon du « job consciousness », mais par fidélité à celui-ci ». <sup>93</sup>

(89) *Ibidem*, p.173.

(90) *Ibidem*, p. 305.

(91) Dans: H. A. Marquand & Others, « *Organized Labour in Four Continents* », London, N.Y., Toronto, 1939, pp. 326, 399, 397.

(92) Dans: T.C.T., McCormick, *op. cit.*, p. 42.

(93) *Idem*, p. 38.

Enfin, dans la revue *Annals*, le concept, négociation collective est élargi pour inclure à la fois l'action économique et l'action politique. Quant à cette dernière :

« la structure de l'action politique aux Etats-Unis condamne un nouveau parti concurrent des vieilles formations, mais offre la possibilité de transporter la négociation collective au niveau politique, ou même, de noyauter les vieux partis ». <sup>94</sup>

La méthode d'action est reliée aux objectifs. C'est pourquoi Perlman, suivant la logique de sa conception de la fonction du syndicalisme, considère la méthode uniquement par rapport aux objectifs économico-professionnels, c'est-à-dire les objectifs reliés au rôle de producteur. De même qu'une théorie générale doit tenir compte de l'ensemble des buts, elle doit aussi tenir compte des diverses méthodes. Elle doit expliquer comment se détermine le choix du mode d'action selon les circonstances ou les conditions du milieu. Tout comme pour les objectifs, l'emphase dans les moyens est aussi variable. Aussi, l'action politique peut être un substitut à la faiblesse de l'action économique. La théorie doit pouvoir expliquer pourquoi et comment l'importance relative des divers moyens varient.

#### LE DEVENIR DU SYNDICALISME

Le monde syndical imprégné de sens pratique et conscient de la force du capitalisme ne recherche aucune transformation spécifique ultime de l'ordre social. Au contraire, le syndicalisme est un facteur de démocratisation industrielle parce qu'il s'efforce de réaliser l'unité organique des facteurs présents dans l'industrie en promouvant par les accords collectifs leur égalité. C'est pourquoi le principe de la parité est le guide qui conduira éventuellement, en passant par une phase intermédiaire de coopération inter-groupes, à une socialisation fonctionnelle de l'industrie sans qu'il soit nécessaire d'exproprier les propriétaires actuels. L'application de la parité entraînera l'institutionnalisation graduelle du syndicalisme lequel devra inévitablement concevoir son rôle comme une fonction intégrée du système industriel dont l'opération ordonnée nécessite sa coopération.

« La probabilité que cet esprit de coopération se développe au sein du syndicalisme s'accroît au fur et à mesure que la position syndicale dans l'industrie devient institutionnalisée. Un syndicalisme institutionnalisé, tout en maintenant sa politique du contrôle des jobs dans l'entreprise, s'éloignera de plus en plus des vieilles et brutales méthodes de la simple restriction, que la nécessité stratégique et la faiblesse syndicale dans l'industrie dictaient, et s'orientera vers une association avec le groupe des employeurs afin de développer une plus grande efficacité industrielle. Le syndicalisme, en effet, ne peut manquer de reconnaître que, une fois un certain point atteint, de meilleurs stan-

(94) SELIG PERLMAN, « The Basic Philosophy of the American Labor », *Annals*, Vol. 274, March 1951, p. 60.

dards ouvriers peuvent être obtenus avec une plus grande efficacité seulement... Et, comme le syndicalisme participe de plus en plus à la direction du processus de production, il dépend de moins en moins de la philosophie dogmatique anti-capitaliste mais de plus en plus d'une confiance pragmatique dans le gouvernement industriel par la coopération de deux classes fonctionnelles également indispensables. Quant à l'avenir lointain, le travail préfère en laisser la responsabilité au mouvement syndical de cette époque ». <sup>95</sup>

Cette conception de Perlman est résumée sous le titre : « industrial government ». Ce dernier a donné lieu à des confusions dans les critiques suivant qu'il est relié au rôle attribué au syndicat par Perlman, soit le « contrôle des jobs », ou à l'affirmation de principe à l'effet que le mouvement syndical est une campagne organisée contre le droit absolu de la propriété privée. Dans le premier cas, l'objectif semble trop limité pour conduire au gouvernement de l'industrie. Dans le second cas, on se demande pourquoi cette campagne organisée s'arrêtera au gouvernement industriel, plutôt qu'à une transformation du système de la propriété privée. Il y a enfin un dernier aspect substantif que Tripp met en évidence, et qui est difficilement conciliable avec d'autres propositions de Perlman.

« Si l'analyse que fait Perlman de la fonction fondamentale d'une union semble exacte, on peut soulever des doutes importants quant à la justesse de l'union qui se considérerait une partie de la direction. Le leadership syndical est politiquement responsable envers ses électeurs, les travailleurs du rang. Aussi longtemps que les chefs peuvent parler en leur nom et être leurs protagonistes en matière de relations patronales-ouvrières, les membres sont bien représentés. Mais dès que les leaders deviennent partie à l'administration, ils doivent cependant, à l'occasion de plusieurs phases de la prise de décision et de la mise en oeuvre, ordonner à leurs membres de s'y conformer. Ils deviennent alors des maîtres au même titre que l'employeur commandant aux membres de produire tant d'unités au taux qu'ils ont déterminé, commandant à un membre de quitter son emploi parce qu'ils ont en commun décidé de le licencier, et dans une situation de plein-emploi, en refusant à leurs membres le droit de demander une augmentation de salaire parce qu'on leur a fait savoir qu'il pourrait en résulter des tendances inflationnistes. Il est vrai que des chefs syndicaux avisés, qui ont la confiance de leurs collègues peuvent beaucoup afin de modérer un comportement individuel extrême ou déraisonnable. Mais les faits sont tels qu'ils doivent cependant avoir à coeur les intérêts des travailleurs de façon reconnue. Le moyen le plus rapide de perdre la confiance de leurs commettants est probablement de s'identifier à la direction. Ce raisonnement suggère que l'intégration des unions à la direction est de nature à soulever des tensions à l'intérieur de l'organisation syndicale telles qu'elles puissent mettre sa survie en danger. Il est difficile de prédire, pour un cas donné, la vitesse et l'amplitude d'une telle brisure, mais la conclusion qui s'impose est celle d'un suicide institutionnel inévitable. Ceci montre par lui-même l'irréalité de l'analyse citée ». <sup>96</sup>

(95) SELIG PERLMAN, *Theory*, p. 315-316.

(96) L. REED TRIPP, « The Union's Role in Industry — Its Extent and Limits », dans « *Interpreting the Labor Movement* », op. cit., p. 103.



La prédiction de l'avenir de l'action syndicale est au point de départ hasardeuse. En effet, il faut pour cela pouvoir tenir compte des changements possibles du milieu dans lequel le syndicalisme agit. Il faut pouvoir tenir compte des facteurs et des conditions qui influencent les unions sur le plan fonctionnel et sur le plan structural. Il faut pouvoir tenir compte de l'évolution technologique, telle que l'automatisation qui peut transformer la structure de la main-d'oeuvre, du rôle de l'Etat, de l'évolution du système capitaliste et des transformations dans les idées et les valeurs culturelles.

Perlman considère ces dimensions comme constantes. C'est pourquoi ne prévoit-il aucune évolution fonctionnelle du syndicalisme. D'autre part, Tripp n'atteint pas le fond du problème parce qu'il n'a pas bien saisi l'idée de Perlman, à cause des imprécisions conceptuelles de ce dernier. Pour Perlman, le rôle du syndicalisme demeurera identique, soit la défense des intérêts des travailleurs comme producteurs. Mais il entrevoit une évolution dans la façon dont la relation entre l'union et l'employeur s'effectuera. Avec l'institutionnalisation de l'action syndicale Perlman croit que les deux parties transigeront sur un pied d'égalité, en s'acceptant mutuellement, en reconnaissant l'utilité et l'importance de leurs fonctions respectives et en coopérant pour le bien commun de l'entreprise parce que c'est la meilleure façon d'atteindre leurs objectifs respectifs. C'est ce qu'il entend par l'intégration industrielle et par la parité dans les rapports du travail.

Cette perspective est toutefois incomplète. Quelques questions demeurent, en effet sans réponse. Certaines fonctions sont-elles appelées à disparaître? Le syndicalisme occupera-t-il de nouveaux rôles? Si oui quel sera l'importance relative de ces rôles? Quelles seront les transformations structurales consécutives aux modifications fonctionnelles ou nécessitées par les exigences de l'adaptation au milieu? De même, quelle sera la place du syndicalisme au sein de la société future? George Lefranc en a identifié les alternatives.

« Est-il possible de chercher à prévoir ce que peut être l'avenir du syndicalisme? »

1) Il peut cesser d'être un mouvement pour devenir une institution, suivant l'évolution qui a été précédemment celle des Communes, d'abord « conjuration » de la bourgeoisie contre le pouvoir, ensuite organe d'administration en liaison avec le pouvoir. Le syndicalisme qui avait rêvé de s'intégrer l'Etat, s'intègre alors en lui, sous le double signe de l'unité et de l'obligation. Tous ceux qui ont réclamé dans le passé un monopole de la représentation ouvrière au profit du syndicalisme, ont travaillé à l'institutionnaliser; même si, par la suite, ils ont reculé devant les conséquences de leur initiative.

2) Au lieu d'être l'organisation professionnelle, le syndicalisme peut se contenter de prendre place dans les institutions qui se créent. « Le syndicat libre dans la profession organisée », telle était la maxime du syndicalisme chrétien. Elle implique une définition exacte des droits et des devoirs du syndicalisme, devant laquelle les pouvoirs publics ont, jusqu'à présent, reculé. Il ne saurait être question, en pareil cas, d'investir le syndicalisme d'aucun monopole; on lui recon-

naît un droit de présentation, non de représentation. Ce sont les professionnels, pris dans leur ensemble, qui décident au scrutin secret, avec ou sans représentation proportionnelle. Le mécanisme a trouvé son expression la plus précise aux Etats-Unis dans la loi Wagner; il aboutit à faire d'un bulletin de vote dans le cadre d'élections professionnelles l'acte essentiel de la vie syndicale; est-ce conforme à l'esprit initial du syndicalisme?

Généralisé en France depuis dix ans par les élections de délégués du personnel et de Comités d'Entreprises, le système, en définitive, a surtout profité à la G.C.T., et ses adversaires n'ont montré aucun empressement à légaliser la pratique du référendum avant la grève ou en cours de grève.

3) Dans les deux éventualités précédentes, le syndicalisme conclut un accord avec l'Etat. Il peut aussi (troisième éventualité) chercher à prendre davantage appui sur le lieu de travail. Car on peut considérer que toute intégration du syndicalisme dans l'Etat constitue une déviation. Mais ce retour au sol nourricier implique un désaveu de l'économie planifiée dans le cadre étatique, en laquelle la plupart des syndicalistes ont cru depuis vingt-cinq années; il exige une autre conception des nationalisations qui, dans l'état actuel des faits, ont éliminé le patronat privé sans détruire le régime du salariat; il postule enfin une réforme des structures syndicales où l'organisation centrale respecte davantage les organisations locales, où la durée des mandats de permanents soit limitée, où le métier de chacun ne soit plus noyé dans un ensemble industriel trop vaste qui le dépersonnalise.<sup>97</sup>

Lefranc réfère au cas spécifique de la France. Mais le problème se pose de façon différente lorsque le milieu est différent. Prenons le cas des pays africains sous-développés. Ces derniers veulent développer rapidement l'industrie de base et l'industrie secondaire en franchissant en quelques décades ce que les pays occidentaux ont pris plusieurs siècles à parcourir. Ils doivent consacrer pour cela en investissements une partie importante de leur revenu national. Dans la perspective keynésienne, il faut en conséquence réduire les dépenses des biens de consommation, ce qui implique en courte période une élévation lente du niveau de vie des masses alors que la population s'accroît rapidement due à la baisse du taux de mortalité. Ces pays pauvres sont donc dans l'obligation de consacrer la majeure partie du revenu national aux investissements. Ce dilemme est compliqué par le fait que contrairement aux pays occidentaux le processus d'industrialisation est rapide et se situe à un moment où le capital d'immobilisation est cher et le mouvement syndical numériquement puissant.

Dans ces pays l'influence syndicale est considérable, même sur le plan politique. Les syndicats sont présents dans les principaux secteurs de l'économie. Ils occupent des positions stratégiques et possèdent le principal réservoir de leadership. Ils sont une force prédominante dans le processus de modernisation.

Quel sera le rôle du syndicalisme dans ces pays? Le modèle des premiers mouvements syndicaux occidentaux est inapproprié parce qu'il

(97) GEORGEPS LEFRANC, *Le Syndicalisme dans le monde*, Paris, P.U.F., 1958, p. 130.

s'agit de mouvements de masse et non d'un syndicalisme de métier. Le modèle du syndicalisme d'affaire américain est aussi inadéquat pour le moment parce que les chefs syndicaux ne sont pas disposés à abandonner leur pouvoir politique. Le modèle russe qui comme organe administratif ne procure qu'une satisfaction symbolique ne semble pas approprié non plus. Qu'advient-il alors de ces mouvements syndicaux s'il ne se produit pas de ralentissement dans le rythme du développement économique? Evoluera-t-il vers un socialisme démocratique ou autrement? Le modèle de Perlman ne peut résoudre ce problème parce qu'il repose sur des postulats qui ne tiennent pas compte des situations particulières à ces pays.

## CONCLUSION

La présente étude ne cherche pas à mettre le point final aux discussions de la théorie de Perlman. Elle vise plutôt à la situer dans la perspective qui est sienne et à faire ressortir ses dimensions réelles. La méthodologie suivie à cette fin a été celle d'une critique rigoureuse et systématique. Nous nous sommes efforcés, d'une part de tenir compte en les départageant des divers points de vue exprimés jusqu'ici, d'autre part de les compléter par une analyse méthodique. Il s'en dégage quelques conclusions générales.

Du point de vue méthodologique nous partageons l'opinion de Gulick et Bers, à savoir que la thèse de Perlman est :

« Un système élaboré de catégories purement descriptives et (ou) de définitions comportant certains principes explicatifs, où le mélange qui en découle se voit attribuer le titre de théorie du mouvement ouvrier . . . Il en est ainsi parce que le schème est essentiellement un système de définitions qui représentent au plus une reformulation compliquée des questions auxquelles il s'adresse apparemment ».<sup>98</sup>

En effet, les éléments analytiques n'autorisent pas de relation scientifique valide. Les trois facteurs constituent une unité. La psychologie est en réalité une élaboration du troisième facteur. L'appareil conceptuel est tout simplement emprunté à Lénine et utilisé avec un biais qui est la recherche d'une apologie anti-marxiste de la stabilité du système capitaliste. Celle-ci est dirigée spécifiquement contre les opinions exprimées par Lénine.

L'approche apologétique a aussi des conséquences du point de vue substantif. C'est pourquoi la thèse de Perlman apparaît comme une rationalisation descriptive d'un modèle syndical dans une situation particulière qui ne répond pas à toutes les questions que doit expliquer la théorie, mais qui indique que dans une situation donnée, une forme

(98) C.A. Gulick et M. K. Bers, *op. cit.*, p. 516.

syndicale est la seule à se maintenir. La pseudo-psychologie attribuée aux travailleurs manuels et utilisée de façon inconsistante n'est pas typique aux travailleurs manuels mais réfère à un comportement de tout groupe qui fait face à une situation de rareté ou de pénurie. Cette psychologie peut parfois servir de base à la solidarité syndicale. Mais son extension est limitée. Elle s'avère à l'analyse inutilisable pour expliquer les variations dans les densités syndicales ainsi que le développement et l'évolution des effectifs syndicaux parce qu'elle ne tient pas compte de tous les facteurs motivationnels qui sont à la base de l'action syndicale. De même, l'inférence théorique, qui en découle quant au rôle de l'action syndicale, s'avère une généralisation significative pour expliquer certains cas mais ne constitue pas une loi scientifique parce qu'elle est de portée limitée. L'orientation apologétique a amené Perlman en 1928, à confondre tous les modes d'action politique avec action révolutionnaire, et à les rejeter globalement. Mais, il a par la suite reconnu lui-même la faiblesse de son argumentation car il s'est efforcé de reformuler son point de vue. Il n'a toutefois pas sur ce point dépassé le stage de la généralisation. Enfin, la prévision de l'avenir du syndicalisme porte uniquement sur l'aspect fonctionnel du syndicalisme. Elle est en plus partielle parce qu'elle est fondée sur la théorie de la psychologie.

Ces conclusions n'impliquent pas que les propositions de Perlman sont dénuées de toute valeur analytique spécialement dans le contexte nord-américain. Elle démontrent cependant que celle-ci est de portée très limitée. Elles soulignent aussi combien il est nécessaire pour le théoricien, d'élaborer un système conceptuel rigoureux et bien articulé s'il veut être capable de tenir compte des aspects multi-disciplinaires de phénomène syndical.

## THE THEORY OF SELIG PERLMAN : A CRITICAL STUDY

In this article, the author provides a systematic and detailed analysis of the theory of Selig Perlman, and submits it to a critical evaluation, both in terms of methodology and substance. The following is a brief outline of Perlman's approach.

In his methodology, Perlman relies on three analytical elements : 1) three factors : the Power of subsistence of the capitalist system, the degree of influence of intellectuals upon organized labor, the level of maturity of the working class ; 2) three characteristics : the strength of the institution of private ownership, the degree of class consciousness among labor, the inadequacy of political tools ; 3) the psychology of manual labor.

The essence of Perlman's theory may be outlined in the following manner. At the basis of labor solidarity is « the consciousness of scarcity of opportunity ». This explains why the role of trade unions is to control job opportunities ; « job control » is based on « job interests ». For this purpose economic action, through collective agreements and strikes, appears to be the most effective approach. Political action may play, at best, a supplementary role. This approach is bound to lead to

equality in industrial relations and to democratization in the economic structure ; this may be attained without going through class warfare and without introducing a socialist or a communist system.

A critical analysis of Perlman's theory brings out a number of points of methodological character :

a) Essentially, the theory is an anti-Marxist apology of the stability of the capitalist system, mainly directed against the position of Lenin. At the basis of the divergence between Perlman and Lenin is the different evaluation of the role of the « intelligentsia ».

b) Despite Perlman's claim to the contrary, he provides only a partial definition of trade unionism. This definition presents a scheme for a specific functional model ; only through extension by means of a normative projection it becomes a general model for a true trade unionism.

c) The analytical variables are not independent one from another, and because of this their interrelation cannot be significant. The three factors are defined, in part, each one by means of the others. The three characteristics are a descriptive elaboration of the three factors within the American context. Psychological categories are implicit in the definition of the third factor.

d) The depreciatory concept of the « intelligentsia » reflects a subjective and biased approach to the problem of leadership in trade unionism. According to Perlman's definition, leaders who rose from the ranks of labor represent the concept of a « stable and responsible » trade unionism ; in contrast, intellectuals, that is, « educated non-manualists », who enter the labor world introduce with them radicalism and revolutionary program of action, or advocate political action within trade unionism, in terms of Perlman's definition.

With regard to the substance of Perlman's theory, this writer suggests the following points for consideration :

a) The psychological approach (« the consciousness of scarcity of opportunities »), despite some inconsistencies in definition and despite the fact that it may be regarded as typical for a particular group only, provides room for some useful generalizations ; yet these generalizations are of limited character and cannot lead to theoretical conclusions. They reflect one element in workers' motivation to join the union and to support its activities. This element, in itself, cannot explain the process of labor organization, nor the occupational and territorial differentiation in the degree of unionization. Moreover, its origin is in the assumption of a state of chronic underemployment — a condition which is least favorable to labor solidarity.

b) The concept of « job control » is related exclusively to occupational goals.

c) Perlman sees in the joint system of control the most advantageous alternative ; in his view, the autonomous system of control has no advantages, and control by external factors has an entirely secondary significance. By emphasizing collective negotiations he grossly underestimates the importance of various forms of mutual assistance. Also, Perlman was not able, unfortunately, to provide a clear distinction between political activities of non-occupational character (revolutionary

and other) and the utilization of political levers as a supplementary tool in realization of occupational and semi-occupational goals.

d) The idealistic concept of « parity » in industrial relations cannot be ignored. Its eventual realization will call for a framework different from that provided by Perlman ; under modern conditions the solution for existing problems often cannot be found on local level and has to rely on the dynamic intervention of a new interested party — the state.

### *EXCEPTIONAL OFFER*

We still have on hand some back numbers of the periodical

### **INDUSTRIAL RELATIONS**

These are available through

**LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

C.P. 2447, Québec 2, Qué.

Tél.: 681-9611

### *NOUVELLE PUBLICATION*

## **LES COMPORTEMENTS ÉCONOMIQUES DE LA FAMILLE SALARIÉE DU QUÉBEC**

par Marc-Adélarde Tremblay et Gérald Fortin

La première enquête sociologique menée à l'échelle de la province de Québec parmi les familles salariées canadiennes-françaises. Cette étude, qui a duré six ans (1957 à 1963), analyse l'ensemble des facteurs économiques, sociaux et culturels qui influencent la famille salariée du Québec dans la définition de ses besoins et de ses aspirations, ainsi que dans ses comportements de consommation, d'épargne et d'endettement.

7 x 10 - 405 pages - broché - 1965 - prix \$5.00

**LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

C.P. 2447, Québec 2, Qué.

Tél.: 681-9611